

CÉLÉBRITÉS

LYONNAISES



LYON, GENÈVE, BALE

HENRI GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1873

3



Digitized by the Internet Archive
in 2026 with funding from
University of Toronto



CÉLÉBRITÉS LYONNAISES.

CÉLÉBRITÉS

LYONNAISES



LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET

rue d'Amboise, 6

—
1873

AVANT-PROPOS.

CET écrit n'est point un plaidoyer, une réclame : il vient à la suite d'une création d'un peintre lyonnais, M. Chatigny ; ce n'est qu'une légende explicative, nécessitée par la vaste conception du tableau, par la foule de personnages qui s'y pressent. Il est assez rare de voir un Lyonnais connaître les gloires de son pays, si ce n'est les hommes qui, dans un rang modeste et à un titre inférieur, ont rendu à leur patrie, à leur commune, les services les plus réels et les plus utiles ; les lui faire connaître n'est donc pas chose inutile et oiseuse. La

plupart ne se doutent point que pour arriver à créer, à ordonner une grande cité comme la cité lyonnaise, avec ses monuments, ses souvenirs, ses bibliothèques, ses musées, son industrie, il a fallu à ces monuments des créateurs, à cette industrie des inventeurs, et que tous, depuis Philibert de l'Orme jusqu'au Père Menestrier, depuis Ampère jusqu'à Jacquard, ont apporté à l'amélioration, à la marche progressive de la société, leur concours toujours honnête et désintéressé. Rappeler à la postérité ces créateurs et ces ordonnateurs, n'est pas non plus chose inopportune.

Ne réunissons pas dans une admiration et dans une protection communes toutes les forces vives de l'intelligence humaine; n'en faisons pas un faisceau compact et fort, nous deviendrions exclusifs et nous péririons par notre exclusivisme. Les peuples du Midi se sont énervés, se sont amollis au contact perpétuel et unique des beaux-arts, devenus les moyens les plus actifs de propagande pour la corruption et le relâchement.

L'amour des sciences et des machines, nullement désintéressé, devenu une folie furieuse, une idée fixe, celle de la richesse à tout prix, s'est tout au contraire emparé des hommes du Nord, pour en faire des rouages de machines; et leur politique, leur civilisation, leur religion se résument en ces trois mots : « Le temps, c'est de l'argent ».

Il nous semble, à nous, qu'à la France seule, avec sa position intermédiaire et sa race mêlée, il peut être donné de réunir ces deux forces, apparemment si ennemies, l'amour de l'art et l'amour de la science, et de se retremper dans un culte juste et raisonné de tout ce qui est vraiment bel et grand. C'est à nous, Français, d'être forts en même temps que délicats, d'apprécier la peinture aussi bien que l'abstraction mathématique; c'est à nous enfin de remporter une sérieuse victoire sur le matérialisme des sens et sur celui des choses.

Ici, dans l'œuvre qui nous occupe, M. Chaginy, quoique peintre et par cela même exclusif, a su faire la part large à tout ce qui n'était pas

lui : à l'industrie, à la science, à l'épée, en faisant passer sous les yeux les célébrités les plus diverses, les plus modestes ; car Poivre lui-même tient sa place dans cette exposition d'illustres. Pour les enfants du Lyonnais, comme pour les étrangers, il était besoin de cette œuvre historique, d'un monument semblable qui résumât en quelques traits, en quelques mots, pour parler un langage fictif, l'histoire du pays.

C'était le but, l'idéal de l'auteur, quand il entreprit et termina son œuvre ; puisse-t-on trouver atteint le but qu'il se proposait !

Avec un peu d'attention et d'examen, la race lyonnaise paraît dans ses meilleurs représentants sinon brillante, du moins forte, généreuse, patiente.

Nous le disons sans honte : Lyon n'a pas enfanté de génie transcendant comme Corneille ou Bossuet, d'hommes de guerre comme Napoléon ; non, il a donné à la France des météores moins éblouissants, mais tout aussi utiles ; et ses quelques hommes de guerre ont toujours montré,

comme Suchet et comme Martin, un sens pratique, un génie d'organisation rares à tous, et surtout aux grands hommes. Pourquoi le caractère de notre ville, en général, est-il si peu apte à la carrière militaire? Pourquoi les familles militaires y sont-elles une exception? Pour parler poliment, le métier des armes, ses horreurs et ses souffrances sont-ils incompatibles avec la délicatesse de nos mœurs? Le siège de Lyon en 1793, le siège de Belfort et la bataille de Nuits en 1870, suffisent pour écarter cette supposition peu charitable.

Une ville dont la jeunesse sait se discipliner et se battre, pendant les occasions suprêmes, n'est point une ville de lâches et de peureux; la raison de notre peu d'attraction pour la profession militaire, il faut la chercher ailleurs. D'assez vives polémiques ont été soulevées à ce sujet, et les continuer ne me semble ni très-opportun, ni de ma compétence.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, il se produisit à Lyon une éclosion d'artistes remarquables; nos

galeries sont encore pleines des œuvres capitales créées par ces familles de graveurs, de peintres, de sculpteurs. Il semble qu'à cette époque la France entière donna la mesure de ses forces et de son génie, et certes son grand siècle ne démerita pas des grands siècles de Périclès et d'Auguste. Le travail que demandaient les recherches consciencieuses sur la nature, sur la physionomie de tous les grands Lyonnais, n'a pas été petit; et s'il s'est glissé dans cette composition quelques erreurs de détail, quelques figures par hasard inexactes, on les pardonnera aisément à l'auteur qui a su affronter et mener à bonne fin une entreprise aussi ardue et aussi aléatoire. Les vieux Romains qui ont commencé l'illustration de notre antique métropole, ceux de la décadence, ont offert à la représentation des difficultés de prime abord insurmontables, et malgré toutes les investigations, toutes les études de médailles et d'inscriptions, il faut avouer que beaucoup de ces figures ont dû prendre naissance sous le pinceau du peintre. C'était un cas de force majeure, et

je crois le talent de l'auteur assez connu pour être un sûr garant de la vraisemblance des types et de la fidélité des draperies. A partir du XVI^e siècle, les personnages sont d'une ressemblance à peu près parfaite, car, sauf quelques rares exceptions, il a été possible de se procurer d'une façon ou d'une autre les portraits authentiques et de l'époque. L'attitude, la pose du personnage ont toujours été étudiées de façon à faire deviner le genre de son génie; ils ont presque tous les attributs de leur art : un mathématicien fera ses problèmes sur le sol, au premier endroit venu, tandis qu'une femme galante mockera les distractions du savant homme. Cette attention scrupuleuse de la part de l'artiste à observer la couleur locale, facilitera d'autant l'érudit ou le simple curieux, avide de se rendre compte de l'ensemble de la composition, de la disposition des personnages, et de savoir le pourquoi de leur disposition. Un mot encore, avant de procéder à l'énumération par ordre chronologique des Lyonnais jouant un rôle dans cette

scène grandiose. Loin de borner le droit de cité lyonnaise aux fortifications de Saint-Jean, de la Croix-Rousse et d'Ainay, le peintre l'a élargi : il a admis parmi les citoyens de Lyon les hommes célèbres qui se rattachaient, soit par leur origine, soit par leurs intérêts, soit par leur naturalisation, à cette vieille cité, et il me semble, pour prendre un exemple, que Maupin, né dans la Haute-Marne, est aussi lyonnais par le cœur que l'originaire de Saint-Jean ou d'Ainay. Quand les concessions faites ne sont pas trop larges, et que cette adoption ne devient pas du cosmopolitisme, on est dans le vrai, et refuser d'admettre parmi nous des hommes dont le génie et les bienfaits se sont imposés à notre cité, serait par trop étroit et peu intelligent pour notre propre réputation.

La place Bellecour s'offrait tout naturellement pour le rendez-vous de ces immortels, puisqu'elle est le cœur et le forum de la vénérable cité, le théâtre de ses joies, de ses fêtes, de ses deuils. C'est là toujours que le vieux Lyon s'émeut et s'agite, manifeste sa joie ou sa colère ; et ceux

qui ont participé à sa vie, à ses luttes, c'est là que la fiction, comme aux Champs-Élysées de Virgile, devait les faire revenir. Mais Louis XIV ne pouvait rester sur son piédestal : le grand roi, bien que représentant du dix-septième siècle, n'avait ni le droit ni le caractère nécessaire pour grouper autour de lui ces hommes de tous âges, de tous régimes. Sur le socle de Lemot, il fallait quelque chose de plus général et de plus immortel; c'est ce qu'a compris le peintre en y substituant la ville de Lyon. C'est la mère bien-aimée à tous ceux que nous voyons s'empressez autour d'elle; n'est-il pas tout simple que des enfants répondent à l'appel de leur mère? Nouvelle matrone, ses joyaux sont ses enfants, et c'est avec orgueil qu'elle les montre à l'univers si nombreux et si riches.

Malgré le vers de Boileau, passé en aphorisme, dont beaucoup de maladroits et d'ignorants abusent, le désordre, quelque beau soit-il, ne fait pas le fond de la disposition scénique. Si, de prime abord, on ne saisit pas les relations coexis-

tantes entre les groupes, cela tient à leur grand nombre, et si l'on veut mettre un peu de patience à nous suivre, on verra ces relations être réelles et intimes : tous ces personnages, ces groupes pour mieux dire, si différents d'époques et de situations, s'appellent les uns les autres ; l'enchaînement est vrai, sérieux ; chacun sur la toile de disserter avec son voisin, de le railler ou de le louer. Depuis les Romains jusqu'à nos contemporains qui, par modestie, disparaissent dans la pénombre, tous se tiennent par la main ; ce sont les membres d'une même grande famille, c'est l'élite de la famille lyonnaise. — Les plus anciens, les premiers ; les hommes légendaires sont placés dans le fond du tableau, comme ils le sont, du reste, dans l'histoire. Plus ils sont jeunes, plus ils sont modernes, plus alors ils sont rapprochés de la scène principale, et les derniers venus, les Benjamins de la gloire et du talent, se tiennent respectueusement de chaque côté de la statue, laissant la place d'honneur aux hommes du grand siècle.

Ils sont là, tous ces vaillants lutteurs, qui faisaient de la science, du mérite, un apanage de famille et mouraient noblement sans richesses, sans envies, comme ils avaient vécu. Cette mise en scène est habilement ménagée ; chaque âge amenant avec lui ses gloires, ses utilités, ses comparses, rapproche infailliblement le spectateur du lieu principal de l'action, et lui fera donner la main aux contemporains restés dans la pénombre.

Quelque peu de biographie, d'histoire, de considérations générales et simples n'est pas hors de propos en cette occurrence ; car enfin la vie de ces grands personnages est intimement liée à la vie de leur commune patrie ; l'une ne se comprendrait pas sans l'autre : ce serait offrir au public intelligent une toile sans cadre.

L'œuvre dont s'agit est généreuse, nationale ; elle est animée d'un souffle puissant, et il serait à souhaiter qu'une création puissante aussi émanât d'un écrivain pour être le complément, le commentaire d'une si grande scène.

Où trouver un livre susceptible de faire connaître une époque, plusieurs époques même, de faire saisir par un seul coup d'œil l'enchaînement et la logique des faits pendant deux cents siècles ? Cet ouvrage n'existe pas ; existerait-il, il ne frapperait que l'esprit, les sens ne seraient point touchés, et l'on n'y verrait ni les costumes, ni les attitudes. Comment grouper d'une façon plus vivante, plus saisissante, je ne dirai pas les grands hommes, ce serait trop pompeux et prétentieux, mais je dirai les hommes dignes de mémoire de la ville de Lyon ? Comment présenter à l'admiration des contemporains, à leur intelligence et à leur reconnaissance plus de vertus, plus de grandeur, plus de science à la fois ? N'est-ce pas là, sur une seule toile, une histoire universelle ? N'embrasse-t-elle pas tous les mondes, toutes les races, depuis qu'elles présentent un symptôme de civilisation ? Les Druides, les Gaulois, les Ségusiens, les premiers et dignes maîtres du sol que nous foulons aux pieds, ne figurent-ils pas dans le lointain, la perspective

du tableau, comme ils figurent dans le lointain des âges, dans la nuit de l'histoire ? Les annales, les traditions, ne fournissent point de données certaines sur cette prise de possession du sol lyonnais par les Druides. Cependant, grâce aux recherches consciencieuses, de nombreux érudits, aux connaissances des us et coutumes des Gaulois, aux forêts impénétrables et sacrées qui couvraient les collines, aujourd'hui suburbaines, d'une ombre mystérieuse, grâce à tout cela, il est permis de croire avec vraisemblance, presque avec certitude, que les Gaulois affectaient ces rives si ombreuses, qu'ils ont dû y élever des dolmens, s'y bâtir de modestes cabanes.

Il n'est pourtant pas dans mon intention, pas plus que dans le cadre d'une brochure, de faire intervenir les dissertations historiques, les gloses savantes, variant avec chaque érudit, faites au sujet de Lugdunum. Quelques passages de Plutarque, de Pline, de Dion, de Strabon, de Ptolémée, quelques lignes de Sénèque, de Polybe, qu'on a mis à la torture maintes et maintes fois,

n'ont pu parvenir à éclaircir le seul point de la fondation ; et n'est-il pas raisonnable de croire que plus le monde vieillira, plus il s'éloignera des preuves et des simples hypothèses ? Un voile impénétrable semble couvrir à jamais la naissance de notre patrie, et c'est pour les érudits, pour les compilateurs acharnés, source de grandes voluptés, de profondes jouissances. Néanmoins, il est à peu près admis que Lyon fut fondé et baptisé par deux chefs Rhodiens, Atepomarus et Momorus, deux cent vingt ans avant Jésus-Christ, et que ces redoutables chefs de bandes, rappelant tout à fait Romulus et Rémus, ont rencontré des premiers occupants, les Ségusiens, lesquels ne leur firent pas de résistance. Munatius Plancus devient alors un personnage inférieur ; il descend au second rang, et le seul mérite que l'histoire puisse lui laisser, c'est d'avoir agrandi ou relevé Lugdunum.

Plancus, né à Tibur soixante-treize ans avant Jésus-Christ, joua un rôle important dans les guerres civiles qui ensanglantaient alors le terri-

toire romain. Il commandait dans la Transalpine, lorsque Marc-Antoine fut vaincu par les consuls Pensa et Hirtius; se disposant à venir au secours du vaincu, il reçut l'ordre de licencier ses troupes et de bâtir une ville, au confluent du Rhône et de la Saône, aux Viennois chassés de leur pays par les Allobroges (quarante-un ans avant Jésus-Christ). A côté de la ville des Rhodiens et des Grecs, il fit donc élever un second Lugdunum, qui s'augmenta, trente ans après, des Bénéventins, dépossédés par le partage des terres italiques, et que lui-même amena à Lyon. Tel est le véritable rôle de Munatius dans la fondation de notre patrie. Le nom qui lui appartient n'est plus « *fondator*, » mais « *restitutor*; » c'est de ce dernier titre, d'ailleurs, que les Lyonnais reconnaissants honorèrent l'empereur Hadrien.

Dans la Gaule chevelue, comme jadis en Egypte, les beaux-arts devaient être, sinon inconnus, tout au moins embryonnaires et innocents. Comme dans le pays des hiéroglyphes, le dessinateur ou le sculpteur devait écrire le nom

de la chose représentée au-dessous de son œuvre, et les célèbres aventuriers, les braves chefs de bandes n'avaient guère les moyens de se transmettre à la postérité. Leurs images restent indécises et se perdent dans les nuages de la légende. Quand l'histoire de Lyon devient sérieuse, ils sont morts depuis deux siècles, Plancus lui-même s'efface. N'étant plus, avec quels enfants de la Cité peuvent-ils frayer ? Quels sont les liens qui les amènent aux empereurs romains, aux martyrs ? Cette famille, cette longue chaîne a une solution de continuité ; la vie ne commence à ce grand corps qu'avec l'ère chrétienne. Dès lors, le peintre ne devait pas les représenter vivants sur la toile.

Une place s'imposait pour y représenter la création de la cité et ses créateurs, cette place était le frontispice des façades de Bellecour ; un sculpteur avait songé déjà à placer un magnifique bas-relief en cet endroit, où apparaîtraient Plancus et Napoléon I^{er} ; le peintre s'est emparé de cette idée, l'a faite sienne, a substitué à

Napoléon les deux frères Rhodiens, et fait voir ainsi à tous les Lyonnais, rassemblés sur la place, les fondateurs d'une cité à laquelle ils doivent en premier lieu leur gloire, leur naissance, leur patrie.

Cette suite d'hommes, qui semble descendre de Fourvières, cette procession interminable qui disparaît dans la brume du tableau, ce sont les âges qui se succèdent, les races qui se suivent, les coutumes qui passent ! Que servent à ces vieux peuples leur foi mystérieuse, leurs forêts, leur patriotisme, leur courage, s'il se rencontre sur leur chemin, ou plutôt s'il vient jusques dans leurs derniers asiles les relancer et les asservir des légions disciplinées, unies, patientes, obéissantes aux ordres d'un seul homme ? si la civilisation les écrase de ses armes, de ses lois, de ses progrès multiples ?

Viendra le tour des Romains, ces combattants si fiers d'avoir terrassé les fils de Brennus et d'avoir mis le pied sur le cadavre de cette Gaule dont le nom seul faisait trembler. Leur civilisation

devient une barbarie raffinée ; de tous les vices, de tous les crimes on a fait des divinités, et Rome n'est plus ainsi qu'un cadavre sur lequel monte la religion chrétienne. Celle-ci a épuisé la rage des peuples et des rois, aucun ne lui a fait grâce, et pourtant les armes sont tombées des mains des persécuteurs, et le vieux monde, avant de s'anéantir, s'est avoué vaincu, s'est courbé sous la main qui le frappait.





NOTICE

SUR LES CÉLÉBRITÉS LYONNAISES.

DÈS le début, Lyon fleurit par son commerce et son industrie, on y fabriqua même les monnaies d'or et d'argent, ce qui permit à Jules César d'y lever de lourds impôts ; ce fut un vaste entrepôt dont toutes les nations voisines tiraient leurs matières premières, aussi laissèrent-elles Lugdunum dans la neutralité. Auguste voulut contribuer à la prospérité de cette capitale, pendant son séjour de trois ans, soit par l'abolition des tributs de César, soit par la construction de bains, de palais, d'aqueducs.

Grâce à Drusus Germanicus, frère puîné de Tibère, les menées sourdes des Sicambres, exci-

tant les Gaulois à la révolte, restèrent sans effet; il calma l'effervescence des passions, et, pour sceller la réconciliation, invita les guerriers gaulois à des jeux solennels. L'enthousiasme s'y traduisit par la résolution immédiate d'élever un temple à Auguste; soixante nations prirent part à cette édification, et le temple s'éleva grand, splendide, au confluent de la Saône et du Rhône [à l'emplacement actuel de l'église d'Ainay, qui en possède aujourd'hui des colonnes]. Ce fut pendant l'administration de Drusus en cette ville que naquirent ses deux fils, appelés à une grande célébrité dans le monde romain, Tiberius Nero Germanicus (16 av. J.-C.), et Tiberius Claudius (11 av. J.-C.). Neveu de Tibère et adopté par lui pour son malheur, GERMANICUS fut un de ces princes rares dans l'antiquité, dont l'histoire impartiale ait raconté les vertus et les talents. Tacite en a fait le héros de ses annales, et sa biographie fait comprendre la place d'honneur que lui a donnée le célèbre historien. A vingt ans il soumettait la Dalmatie rebelle, à vingt-huit ans il était fait consul, et, désintéressement étonnant pour l'époque, à la mort d'Auguste en 14, il bravait la mort pour ramener au devoir ses troupes exaltées qui le voulaient élever à

l'empire. Nommé général en chef aux légions de la Germanie, il vainquit Arminius, reprit les aigles de Varus, pénétra au cœur de la Germanie, d'où son nom de Germanicus. Ses exploits, ses qualités, tout excita la jalousie de Tibère, qui le rappela et l'envoya en Orient, en lui accordant le triomphe, de mauvaise grâce sans doute. Là, Tibère le faisait surveiller par son confident Pison, gouverneur de Syrie; après trois années de conflits et d'humiliations, Germanicus mourut subitement à Antioche (19). Pareille mort fut la cause d'un deuil universel, et Pison, soupçonné d'empoisonnement, évita les supplices par une mort volontaire. Le pauvre peuple, qui sentait un frein de moins dans les rouages si actifs et si durs de la machine gouvernementale, le pleurait amèrement et criait à Tibère : « Rends-nous Germanicus. »

CLAUDE, né cinq ans après son frère, était un de ces êtres nuls, faibles, honteux d'eux-mêmes, qui, s'ils ne font pas le mal, le laissent faire. Il avait cependant quelque bonté instinctive dans l'âme; il le prouva une fois qu'il passa deux grands jours debout, empressé de faire éteindre un incendie qui consumait Rome. On voit d'ici

la différence qu'il y avait entre ce pauvre fou, et l'autre monstre qui avait nom Néron : celui-ci dansait devant sa capitale embrasée. Caligula avait laissé la vie à Claude pour s'en amuser, ne pensant pas trouver en lui un rival, pas même un successeur. Quand ce prince fut mis à mort (41), Claude faisait partie de son cortège, il courut se cacher dans un coin retiré du palais, et ce fut là que les prétoriens le découvrirent tout tremblant. La frayeur du maître du monde était telle que, ses jambes ne pouvant le soutenir, il fut mis en litière. Le Sénat fit une velléité de résistance, dont il eut bientôt demandé pardon, et tout rentra dans le calme primitif, grâce à l'amnistie généreusement accordée par le nouvel empereur. Chereius fut la seule victime sacrifiée aux mânes de l'empereur défunt. La manie de Claude était de juger, de juger toujours et de juger sans cesse, au Forum, en son palais, en voyage. Il se proclama hardiment censeur, et, son bon sens aidant, il passait souvent sur les subtilités du droit romain en faveur d'un plaideur qui avait pour lui la justice et contre lui le code. Ses intentions étaient droites : le premier il osa édicter des lois plus douces pour les esclaves. Le serviteur abandonné était libre,

le maître tuant son esclave était déclaré homicide, il était interdit de le jeter aux bêtes, et le préfet de Rome était même chargé de pourvoir à la nourriture de ces déshérités. Claude mettait aussi une certaine vanité aux constructions, aux travaux gigantesques : pour l'arrivage des blés, poursuivant l'idée d'Auguste, il fit creuser le port d'Ostie à l'embouchure du Tibre, il ajouta deux immenses aqueducs à ceux que possédait Rome. Afin de donner des terres à la culture et d'assainir les campagnes, il voulut dessécher le lac Fucin ; après un travail de onze ans, quand les écluses furent levées, le lac resta immobile, le canal n'était pas assez profond. Un horrible combat naval de dix-neuf mille condamnés à mort fut le seul souvenir qui resta de cette œuvre colossale.

En 48, Claude vint à Lyon ; c'était pour y recruter des sénateurs. Lugdunum, municipe romain, doté encore d'une foule de franchises et de privilèges, se vit élever au rang de colonie romaine par l'empereur qui pensait honorer ainsi le lieu de sa naissance. Ce jour-là, Lyon perdit sa liberté et son nom qu'elle troqua contre celui de Colonia Claudia. Les riches Gaulois furent seuls satisfaits du décret impérial qui leur permettait de

revêtir la pourpre sénatoriale ; les harangues, prononcées à cet effet par Claude, sont conservées au musée de Lyon. Les vices, les faiblesses, les turpitudes de ce prince sont assez historiquement connus pour être omis ici, et si le règne de Claude a quelque notoriété, quelque triste célébrité, c'est aux femmes, à Messaline, à Agrippine, aux affranchis qu'il le doit ; et le nom de Britannicus, qui fut décerné à Claude, de retour d'une expédition de la Grande-Bretagne, à laquelle il avait assisté de loin, n'a pas suffi à la postérité pour le faire conquérant. Le 13 octobre 54, cet empereur mourait empoisonné, grâce aux soins empressés d'Agrippine, de Locuste, du médecin Xénophon. Néron, le fils adoptif, se hâtait de prononcer des discours élogieux sur le défunt, et le Sénat de le déifier. C'était le coup de grâce, le couronnement de l'œuvre. Claude a été la victime de son époque ; ses bonnes qualités, son bon sens se perdirent, s'altérèrent au contact de la licence et de la corruption générales : tel homme est un monstre, qui, en autre lieu, en autre temps, eût été presque vertueux.

Cinq ans après la mort de Claude, un incendie, attribué au feu du ciel, détruisit presque entiè-

rement Lugdunum. Pour le relever de ses cendres, Néron lui envoya quarante sesterces ; de là la fidélité de Lugdunum à ce prince, fidélité qui lui valut de longues guerres avec Vienne, du parti de Galba. Sous les règnes de Vespasien, de Titus, de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin, la grande Cité voyait sa prospérité s'accroître ; et les belles-lettres, d'après Pliné, y étaient très-florissantes. Une furieuse tempête vint assombrir, l'an 177, ce ciel depuis si longtemps serein ; ce fut, chose curieuse, sous un prince excellent, sous Marc-Aurèle, que Lugdunum commença de subir cette longue suite de malheurs dont il se ressentit deux siècles durant. La persécution y sévit cruellement ; des vieillards, des enfants supportèrent sans murmures, sans cris, qu'on fît de leur corps quelque chose de hideux, d'informe, de sanglant, et l'histoire a conservé le nom de cette esclave, de cette douce et belle vierge, sainte BLANDINE, martyre ainsi que sa maîtresse, et d'une complexion si délicate qu'un souffle semblait pouvoir la briser. Cette figure légendaire dans les familles lyonnaises, le peintre n'a eu garde de l'omettre ; cette admirable enfant, lassant la patience des exécuteurs, ignorait la sublimité de son sacrifice, de son dévouement ;

combien en est-il aujourd'hui qui peuvent prétendre à tant d'héroïsme ?

Après Marc-Aurèle, Commode ; après Commode, Pertinax ; après Pertinax, l'épouvantable duel d'Albin et de Sévère ; ce dernier triomphe et se venge à l'antique. Lugdunum, ravagé pour la seconde fois (177), perdit dix-neuf mille de ses enfants, et ne put se relever de ses ruines que sous le règne de Constantin.

CARACALLA, le fils du destructeur de Lugdunum, naquit en cette ville le 4 avril 188 ; un tel compatriote, en nos Annales, semble une honte, une anomalie ; et cependant son caractère d'empereur, la plus haute position du vieux monde, lui donne une place dans l'histoire du pays. Il régna dix ans pour faire le malheur de ses peuples ; aucun crime ne lui fut étranger, et le monde poussa un soupir de satisfaction quand il apprit que le préfet du Prétoire Macrin l'avait vengé en tuant ce cruel fou (217).

Dans le tableau de M. Chatigny, Germanicus et les deux empereurs sont représentés à cheval, sur le même rang, en arrière de la statue de Lyon, à droite ; ils ouvrent la marche de la procession des vieilles nations, ils suivent le Christ

que l'on porte en triomphe et qui les a vaincus. C'est là le lien des deux mondes, chaîne rivée que n'a rompue nul pouvoir humain.

Un an après la mort de Constantin, naquit à Lugdunum (340), dans le palais de son père préfet du Prétoire, AMBROISE qui devait être l'un des plus illustres Pères de l'Eglise latine. Sa mère, devenue veuve, l'emmena à Rome faire ses études. Sous les auspices de sa mère, de son frère saint Satyre, de sa sœur sainte Marcelline, il se voua tout entier à la vie laborieuse et pure. Ses succès au Forum, sa haute science, ses vertus, le firent nommer préfet de la Ligurie et de l'Emilie ; et le préfet du Prétoire, Probus, lui dit en partant ces paroles prophétiques : « Allez, n'agissez pas seulement en magistrat, mais en évêque. »

L'arianisme déchirait l'Eglise de Milan ; le siège épiscopal étant vacant, il s'agissait de désigner un prélat. Les deux partis étaient en lutte, et la confusion était grande ; Ambroise vint pacifier les exaltés, un enfant du peuple crie : « Ambroise évêque ! » Ce cri fut comme une commotion qui traversa la foule. Ambroise ne put désobéir à cette voix d'enfant, aux clameurs du peuple,

aux exhortations des sages, il se résigna bien à regret à accepter une tâche qu'il devait faire si grande et si belle.

Luttant par la prière et la parole, toujours sur la brèche, pour défendre les opprimés, clément comme son divin maître, miséricordieux parce qu'il était fort, Ambroise n'employa jamais son influence sur les princes et sa popularité, qu'à soulager les souffrances individuelles et les misères publiques. Il n'est besoin de rappeler la fermeté qu'il montra à l'empereur Théodose, et le magnifique abaissement de ce prince devant le saint évêque ; ces deux actes prouvent assez de quel caractère étaient l'empereur et le prélat ! Saint Ambroise a laissé beaucoup de lettres, d'apologies, de réfutations, d'oraisons funèbres, sur Satyre, Gratien, Valentinien II, Théodose, etc.

Sa verve est féconde, intarissable, son éloquence est chaleureuse, insinuante ; nous ne pourrions mieux le comparer, pour en faire saisir toute la grandeur, qu'à notre bon et célèbre Fénelon. La décadence était alors dans la langue, autant que dans les mœurs et les races ; et le talent de saint Ambroise est parfois entaché des vices littéraires du temps, le faux goût et la recherche.

La lettre à Valentinien, pour réfuter Symmaque, habile orateur du Sénat, qui voulait rétablir le culte de la Victoire, est une des œuvres les plus remarquables du savant Père ; il y passe un souffle de puissante ironie, il s'y fait voir des qualités qui en font une colonne solide de l'Apologétique du christianisme. Les historiens ne sont pas plus d'accord sur l'année de la mort de saint Ambroise, que sur celle de sa naissance ; d'aucuns le font mourir le 4 avril 397, d'autres un an plus tard.

A cette époque, l'Empire romain se démembrait, la décomposition y était rapide et Lugdunum se ressentait de ces secousses, de ces révolutions et compétitions de princes, auxquels il était forcé de prendre part. Au commencement du V^e siècle, Gildon ayant détaché l'Egypte de Rome, Lugdunum devint le grenier de l'Italie.

Le 3 novembre 430, la vieille cité donna le jour à un enfant qui devait jouer un rôle important au milieu de ces rivalités de prétendants, de ces dissensions intestines et de ces luttes étrangères, je veux parler de SIDOINE APOLLINAIRE. Littérateur, poète, magistrat, évêque, sa vie est l'image

vivante du V^e siècle. En lui le magistrat est dévoré de cette soif d'honneurs, de jouissances qui le rendent lâche et flatteur, le poète reflète les tendances emphatiques et sensuelles de la littérature actuelle, la pensée est frappée au coin de la frivolité, de la flagornerie ; l'évêque est tout autre, plutôt il n'est plus le même homme ; le dévouement, la charité, le patriotisme ardent, en ont fait un saint et un grand citoyen. L'enfance de Sidoine fut heureuse et son éducation brillante ; à vingt ans, il épousait la fille d'Avitus-Papiniella ; puis il allait goûter dans la splendide villa de Clermont, dot de sa femme, les voluptés de l'oisiveté élégante et polie. L'élévation d'Avitus au trône impérial, éveilla tout-à-coup l'ambition d'Apollinaire, qui suivit son beau-père à Rome. Avitus, que son gendre avait osé appeler le salut du monde, ne tarda pas à être renversé. Lugdunum ayant pris parti, selon son habitude, pour l'empereur tombé, eut à subir un siège, un assaut et les rigueurs de la défaite. Sidonius compromis, embrassa les genoux de Majorien, l'heureux rival de son beau-père, et ne craignit pas de célébrer en vers épiques les vertus de ce prince, ce en quoi il ne se trompait guère. Mais, chose incompréhensible, il flagornait en même

temps le goth Ricimer, l'auteur de tous ses maux et de tous les malheurs de sa famille. Sous le règne de Sevère, Apollinaire revint à ses montagnes, à sa villa; la vanité de poète l'y empoigna, il se mit à écrire pour la postérité. Comme les mœurs contemporaines ne se prêtaient guère qu'aux compositions de courte haleine, Sidoine aborda le genre épistolaire. On doit comprendre que, sa préoccupation constante étant la célébrité, ses œuvres sentent la recherche et manquent de simplicité. Anthémius, successeur de Sevère, rappela Sidoine à Rome. Le mariage de la fille d'Anthémius avec Ricimer fut l'objet de fêtes somptueuses, en même temps que matière féconde à la verve du poète gaulois; Sidoine entonna à la gloire du nouvel empereur des hymnes semblables à ceux dont il avait salué Avitius et Majorien. La récompense fut cette fois à la hauteur du lyrisme. Apollinaire devint prêtre et préfet de Rome. Cependant la patrie qu'il aimait tant le ramena en Auvergne, lui faisant abandonner honneurs et dignités. Là commence la transformation d'Apollinaire; l'homme du monde se purifie dans la solitude de toutes ses souillures, et se prépare inconsciemment à être digne de l'acclamation populaire qui va le

faire évêque. Ses immenses richesses devinrent le patrimoine des pauvres, aucune douleur ne resta à consoler, aucune blessure à panser, à guérir. Défendant héroïquement sa ville épiscopale contre les Goths, réparant par une activité, une abnégation surhumaines les ruines faites par la guerre, nourrissant de ses deniers un peuple affamé, luttant courageusement contre l'arianisme, Sidoine Apollinaire ne gardait plus du vieil homme que son amour des arts; encore cet amour s'était-il purifié! Aussi le peuple fit-il graver sur la tombe de son évêque : « O vous tous, qui que vous soyez, lorsque vous viendrez ici prier Dieu avec larmes, répandez votre prière sur ce sépulcre béni, et invoquez Sidonius dont le nom est célèbre par toute la terre. » Les écrits de Sidoine sont pleins de notions curieuses sur l'histoire contemporaine, et c'est par eux que nous sont parfaitement connus et dépeints les Goths, les Gaulois, les Romains, les Francs, à qui déjà on accordait la réputation d'élégance.

Sainte Blandine et ses compagnons martyrs, saint Ambroise et saint Apollinaire, sont placés par le peintre en tête de la procession, à gauche de la statue, précédant le Dieu qu'ils ont pro-

clamé et confessé par leurs paroles, leurs écrits et leurs souffrances.

L'histoire de Lugdunum intervient, en tant qu'elle est mêlée à celle de ses enfants célèbres ; aussi n'en sera-t-il rien dit du VI^e siècle au XV^e, puisqu'il y a sur la toile de M. Chatigny une lacune tout aussi considérable.

Il est souvent impossible de saisir le fil des événements qui se succédèrent en cette ville ; ce qu'on peut certifier sans conteste, c'est qu'au milieu de ce chaos étrange de peuples ennemis, au milieu de ces guerres politiques, sociales, religieuses, Lyon perdit sa splendeur et sa liberté premières, et que si elle eut le temps d'enfanter de grands citoyens, elle n'a pas eu le loisir de transmettre leur nom à la postérité. Seulement, il est bon de rappeler ici, que cette cité ravagée en 570 par la peste, en 583 par l'inondation, en 732 par les musulmans, ne recouvra son ancienne prospérité qu'à son annexion au royaume de France, sous Philippe-le-Bel, en 1372. Grâce aux guerres des Guelfes et des Gibelins, un grand nombre d'Italiens vint s'établir à Lyon ; l'industrie et le commerce s'y développèrent alors avec une activité extraordinaire. En 1460, des lettres pa-

tentes de Louis XI attestaient l'existence des manufactures de soies.

Presque en même temps que la soierie, dont la fabrication devait faire la gloire lyonnaise, prenait naissance à Lyon l'imprimerie en 1473. SÉBASTIEN GRYPHE fut le premier imprimeur célèbre de Lyon. (Né à Reullingen (Souabe) en 1493, mort le 7 septembre 1556.) Il vint s'établir à Lyon avant 1520, et s'y acquit une brillante réputation par ses éditions, très-recherchées alors pour la netteté des caractères, ordinairement du type italique, et pour la parfaite correction des textes. Les meilleurs ouvrages qui soient sortis de ses presses sont le *Thesaurus linguæ sanctæ*, de Pagnin, et le *Commentaire sur la langue latine*, par Dolet. Le fils et le frère de Sébastien Gryphe se distinguèrent aussi dans l'imprimerie.

Le peintre a représenté Gryphe à droite de la statue, sur les marches du piédestal, auprès de deux autres imprimeurs dont il sera parlé en temps et lieu.

Bien que Louis XI ait retiré d'une main ce qu'il avait donné de l'autre et que, par ordonnance royale, les premiers métiers à soie eussent

été transférés à Tours, l'institution subsista à Lyon. Les foires, l'émigration constante des Italiens, les visites des rois Charles VIII, Louis XII, François I^{er}, y développaient le goût du luxe et des fêtes et par cela même l'activité de la fabrique. Un Piémontais, TURQUET, quitta sa ville natale et vint se fixer à Lyon, plein de l'espoir de faire fortune (1524). Il y acquit rapidement une grande notoriété et même fut élu l'un des recteurs de l'Aumône générale. Les circonstances s'offraient favorables, Turquet ne les laissa point échapper. Dans sa pensée active et féconde, il comprit que la France pouvait et devait profiter des dissensions italiennes, fabriquer elle-même ce que la guerre ne lui permettait de tirer d'outre-monts, et se mit hardiment à l'œuvre. Aidé de son compatriote NARIS, praticien expérimenté, il va marcher à grands pas et conquérir à Lyon la palme du commerce et de l'industrie. Il lui fallait le concours de la commune, il l'obtint; l'autorisation royale, des privilèges, des exemptions d'impôts, il les obtint. Les lettres-patentes de François I^{er} (1536) ne créaient point, comme celles de Louis XI, une manufacture d'Etat régie par des officiers royaux : elles appelaient à la confection des soieries et velours toutes per-

sonnes de bonne volonté, étrangères ou indigènes. Mais les ressources de Turquet ne suffisaient point à parfaire sa création; le Consulat s'engagea dès lors à donner à Turquet, en cinq ans, cinq cents écus d'or, à la seule condition que la fabrication ne serait pas suspendue. En 1553, la soierie lyonnaise occupait déjà douze mille personnes, c'est dire le rapide accroissement de l'œuvre de Turquet et la reconnaissance que lui doit Lyon, devenu la manufacture sans rivale des tissus précieux. Etienne Turquet, né à Chieri (Piémont) vers 1495, disparut tout-à-coup de la scène et les érudits ont perdu ses traces; aurait-il émigré à Genève? En ce moment de guerres de religion, se serait-il caché? On croit pouvoir fixer la date de sa mort à la fin de 1560. Barthélemy Naris, le compatriote du précédent, fut en même temps son aide, son conseil, son bras droit; à Naris revient aussi la reconnaissance de la postérité. Le peintre les a placés tous deux à gauche, en costume florentin : c'est un groupe symétrique de celui des imprimeurs. Turquet laissa une famille honorée, qui s'éteignit en la personne de la duchesse de Caumont-la-Force.

La Réforme envahissait la France ; pas plus qu'autre cité, Lyon n'échappa aux dévastations, aux malheurs qui en furent les conséquences. Seulement, François 1^{er} régnant, la lutte resta modérée, le calvinisme était une affaire de mode, une manière d'être aristocratique ; et, sous ce règne, l'essor de Lyon vers le luxe et les arts fut considérable.

MAURICE DE SÈVE, d'une famille originaire du Piémont, littérateur et poète des plus illustres de son vivant, ami d'Etienne Dolet et de Clément Marot, l'oracle poétique du temps, publia plusieurs pièces de vers latins et français : la *Délie* est celle de ses productions la plus renommée. De Sève, avec son amour du néologisme et de l'obscurité savante, a été le précurseur de Ronsart qui, d'ailleurs, l'estimait fort. La chronique rapporte que Maurice de Sève eut l'honneur de compter parmi ses élèves et amis, Pernette du Guillet et Louise Labé, et que cette dernière en tira grand avantage dans ses compositions poétiques. Maurice de Sève était né au commencement du XVI^e siècle ; il mourut en 1560. Sybille et Claudine de Sève, les deux sœurs de Maurice, eurent l'insigne honneur d'être chantées et célébrées par Marot,

ce qui prouve et leur esprit et leur talent poétique.

Ces trois personnages, à la muse facile, sont représentés dans la partie droite du tableau, revêtus des costumes de l'époque ; Maurice s'incline et salue Louise Labé.

PERNETTE DU GUILLET, née à Lyon en 1520, contemporaine de Louise Labé, possédait une érudition profonde, au point de connaître les langues grecque, latine, espagnole et italienne. Ses poésies furent publiées pour la première fois, en 1543, par Antoine Du Moulin ; eût-elle la satisfaction de voir ses œuvres éditées, je l'ignore, car cette charmante jeune femme fut enlevée à sa chère poésie, le 17 juillet de la même année.

JEANNE GAILLARD, célèbre par son esprit et sa beauté, distinguée par Marot entre toutes ses compagnes et qui remporta le premier prix de l'éloquence, florissait aussi à cette époque ; il ne nous reste d'elle qu'un rondeau imprimé dans les œuvres de Clément Marot.

CLÉMENCE DE BOURGES, la perle des damoiselles lyonnaises, aussi remarquable par son intelligence que par ses attraits, mourut toute

jeune, dit-on, du mal d'amour ; sensible et douce, elle ne survécut pas à Jean du Peyrat, son fiancé, tué au siège de Beaurepaire.

Sur la toile, Pernette du Guillet, Clémence de Bourges et Jeanne Gaillard sont représentées au second plan, Pernette derrière Louise Labé et les deux autres derrière Sybille et Claudine de Sève.

CLAUDE DE TAILLEMONT était littérateur et poète ; son discours des *Champs Féés* (fées enchantées) eut jusqu'à cinq éditions. Le corps consulaire, dont son père avait fait partie, le chargea d'ordonner, de concert avec de Sève, son ami, l'entrée triomphale d'Henri II et de Catherine de Médicis à Lyon (1549) et les fêtes brillantes qui se donnèrent par la suite en l'honneur de ces princes. Claude de Taillemont, sur la toile, se trouve aux pieds de Louise Labé.

Arrivons rapidement à la Sapho lyonnaise. La BELLE-CORDIÈRE est la reine, la gloire de cette pléiade charmante d'artistes, de poètes, de jeunes femmes ; elle seule a triomphé de l'oubli ! Elle seule a conquis et su garder une place d'honneur dans les fastes de sa patrie. En 1542, François I^{er} passait à Lyon, allant en guerre dans le

midi, accompagné de la fleur de la chevalerie. Quoique n'ayant que seize ans, Louise Labé attira l'attention du roi : l'esprit et la beauté de cette belle enfant plurent au prince, passionnément épris, comme on sait, d'aventures et de galanteries. Charlin ou Charly, le père de Louise, avait un emploi dans l'armée; elle le suivit lui et la cour à Perpignan. Montant admirablement à cheval, s'exposant joyeusement aux plus grands dangers, elle fut baptisée capitaine Loys, nom belliqueux qu'elle devait troquer plus tard contre celui de Belle-Cordière, sous lequel elle a passé à la postérité. De retour à Lyon, elle épousa un riche cordier, Ennemond Perrin, lequel lui permit de satisfaire amplement ses goûts et ses caprices.

D'aucuns prétendent, et ils ont, paraît-il, des pièces à l'appui, que Louise Labé n'alla jamais au siège de Perpignan qu'au figuré. Notre héroïne ayant joué le rôle d'écuyer dans un brillant tournoi donné à François I^{er}, sur la place Bellecour, et où l'on représentait le siège de la ville en question, la tradition se serait emparée de ce simple fait pour le dénaturer et en faire le récit romanesque que l'on connaît. Un érudit plus heureux se chargera bien un jour de distinguer en ceci l'histoire vraie de la légende; en l'atten-

dant, nous avons cru devoir mettre les deux versions sous les yeux du lecteur.

Louise Labé serait née aussi beaucoup plus tôt, à la fin du XV^e siècle, et serait décédée dans sa maison de campagne, à Parcieux (Ain); c'est dans le cimetière de ce modeste village que la célèbre poétesse aurait été enterrée; sur la pierre qui recouvrait son tombeau ont été gravés son nom et ses armes. Le temps a fait disparaître ce souvenir, qu'un curieux ou un indifférent tirera peut-être un jour de l'oubli.

Ayant chez elle un nombreux cénacle de littérateurs, la Belle-Cordière se livra avec fureur à la composition. Sur un ton parfois érotique, elle écrivit trois élégies, vingt-quatre sonnets. Dans le dialogue de *Folie et Amour*, écrit en prose, on remarque de l'élégance, de la finesse, du trait; incontestablement c'est une femme de goût, de talent. La première publication de ses œuvres se fit en 1555; et c'est cette jeune édition que Claude de Taillemont présente galamment à Louise, un genou en terre, pour perpétuer la tradition qui veut que cette première édition de ses œuvres lui ait été offerte par des amis, aux frais desquels elle avait été tirée.

Revêtue d'une robe blanche éblouissante, le

visage ovale et pur, éclairée brillamment, la Belle-Cordière détourne faiblement la tête, par un mouvement plein de délicatesse, semble prêter l'oreille aux hommages de M. de Sève et rester insensible aux génuflexions de son féal chevalier C. de Taillemont. Inutile de faire remarquer qu'ici la palette du peintre a prodigué toutes les richesses de ses couleurs, toute l'harmonie de ses tons ; le pinceau toute sa science, et chacun de nous, en son imagination, après trois siècles écoulés, ne se figurerait pas autrement Louise Labé qu'avec cette pose nonchalante, majestueuse, et cet air dédaigneux, capricieux. La beauté est une royauté implacable ; ses arrêts sont sans pitié et ses prétentions grandes.

La Belle-Cordière faisait partie d'une académie qui jouissait alors d'une grande renommée ; elle comptait parmi ses membres Clément Marot, Maurice de Sève, Sybille et Claudine de Sève, Clémence de Bourges, Pernette du Guillet. L'illustre Lyonnaise une fois morte (1566), chroniqueurs, anecdotiers se livrèrent une lutte acharnée autour de Louise. Le problème est resté insoluble, et l'affaire promet d'être longtemps pendante. Ce n'est, certes, pas moi qui

chercherai d'entrer dans la place, j'ai trop confiance en ses admirateurs, Perneti ou Paradin, pour le faire.

L'éclat jeté par Lyon, au début du XVI^e siècle, se voila malheureusement par l'effet de ces affreuses guerres de religion. Sous François I^{er} et Henri II, le calvinisme était un peu affaire d'engouement, et les plaisirs et les luttes avec Charles-Quint préoccupaient beaucoup plus les esprits. De courtoise, la guerre devint implacable sous François II ; à la haine religieuse s'ajouta la haine politique, et Lyon, où la Réforme avait fait de nombreux partisans, eut beaucoup à souffrir de ces discordes, de ces déchirements sans fin. Une conspiration avait été ourdie pour s'emparer de Lyon par un coup de main, en faire la capitale du protestantisme et la clef de voûte de la Réforme en France. Cette tentative audacieuse échoua grâce à l'abbé de Savigny, Antoine d'Albon, futur archevêque de Lyon, lequel, après une rude et franche mêlée, dispersa les protestants et parvint à ramener un peu de tranquillité dans les murs.

Cet exploit m'amène à parler de Jacques d'Albon de Saint-André, frère aîné de l'ar-

chevêque et de l'illustre famille d'Albon, dont l'histoire est intimement liée à celle de Lyon. JACQUES D'ALBON, né en 1524, fils de Jean d'Albon, gouverneur de Lyon, servit sous François I^{er}, Henri II, François II et Charles IX. Créé maréchal de France en 1547, l'année de la mort de François I^{er}, gouverneur de Lyon en 1550, à la mort de son père, il tomba, en 1557, au pouvoir des Espagnols à Saint-Quentin, où Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, battit le connétable de Montmorency. Vaincu une seconde fois à Gravelines, le roi, à l'instigation de Diane de Poitiers, de Montmorency et surtout de Saint-André qui tenait fort à recouvrer sa liberté, conclut la paix de Cateau-Cambrésis (1559). Ardent catholique, d'Albon se ligua avec le connétable de Montmorency et le duc de Guise, et tous trois formèrent, en 1562, ce triumvirat dont l'action fut si puissante alors contre les huguenots; ce qui n'empêcha pas le maréchal de perdre la vie à Dreux, le 19 décembre de la même année, en cette fameuse bataille où le duc de Guise fit prisonnier le prince de Condé.

Jacques de Saint-André est un peu dans la pénombre, à l'extrémité du tableau; il s'abrite dans les plis du drapeau blanc que lui, ses an-

cêtres et ses neveux ont toujours si vaillamment défendu.

PHILIBERT DE L'ORME a sur la toile la place d'honneur, le peintre la lui a réservée et c'est de toute justice. Lorsqu'un pareil génie s'élève dans une ville, elle doit s'en enorgueillir, et faire connaître à tous sa grandeur et sa gloire.

Dans le temps de massacres, de Saint-Barthélemy, où vivait Philibert de l'Orme, a-t-on seulement eu le loisir de s'occuper de sa personnalité, de savoir qu'il était un grand homme, que ces œuvres étaient capitales, qu'il était, en un mot, le père en France de l'architecture de la Renaissance ? Né en 1518, de l'Orme étudia longtemps en Italie. Présenté à Henri II par le cardinal du Bellay, il fut chargé d'importants travaux. Catherine de Médicis lui donna trois abbayes et les titres de conseiller et d'aumônier du roi, chose qui excita fort la verve de Ronsard ; aussi lui décocha-t-il une bonne satire, la *Truelle crossée*. De l'Orme a bâti les châteaux de Meudon, de Saint-Maur, d'Anet, la grande cour en fer à cheval de Fontainebleau ; à Saint-Denis, le tombeau de François I^{er} et celui des Valois. Il restaura les châteaux de Villers-Cotteret, de

la Muette, de Saint-Germain, construisit les Tuileries, du moins ce qui en est le plus beau et le plus grandiose, c'est-à-dire le pavillon de l'Horloge et les ailes le reliant aux deux pavillons contigus; et c'est là un assez beau titre de gloire. Pour les Lyonnais, la grande œuvre de cet architecte est le portail de Saint-Nizier, admirable morceau d'architecture, dont la pureté et l'harmonie de lignes frappent tous les passants. Le seul défaut de ce portique, — et il est grand, je l'avoue, — c'est sa choquante contradiction avec le reste de l'édifice, faute qui provient de la réaction exagérée du jour contre le gothique. Philibert de l'Orme a été forcé de suivre le courant, il s'y est jeté même.

Nous nous sommes fait ici l'écho d'une tradition universellement admise; mais, avec le goût si prononcé de nos contemporains pour les recherches historiques, on doit hésiter à répéter ce qu'ont cru nos pères, tant que la critique moderne n'a pas dit son mot. Or, voilà qu'un savant en *us* menace de démolir cet échafaudage de notre érudition. Philibert de l'Orme a habité Lyon en 1536, le fait n'est pas douteux, mais, dès l'année 1526, on aurait commencé à travailler aux fondations et à la construction du

portail. Il est vrai que l'œuvre n'était pas terminée encore le 30 mars 1538, jour de *Pasques flories*. Elle n'aurait même été finie qu'en 1578. Comment le nom de Philibert de l'Orme est-il cependant attaché comme un souvenir à cet édifice ? c'est que Philibert Delorme était le beau-frère d'Olivier Rolland, paroissien de Saint-Nizier et architecte du Chapitre de cette église. La réputation bientôt considérable de Philibert de l'Orme aurait fait oublier, pour une faible part peut-être de collaboration, le créateur principal du monument. C'est l'éternel *sic vos non vobis*.

Encore un problème que, dans le cours de cette petite étude, le XVI^e siècle nous a laissé à résoudre. Je le livre aux méditations des historiens lyonnais.

Ce grand architecte est mort à Paris en 1577.

Il est bien facile de le reconnaître sur la toile, avec sa robe de maître ès-arts et le modèle de son portail à la main.

Auprès de Gryphe, le peintre a représenté deux autres imprimeurs célèbres. JEAN DE TOURNES, placé derrière Gryphe, semble regarder le petit

spécimen de presse que celui-ci tient dans les mains, pendant que Carteron présente une de ses éditions à Louis Perrin, le grand imprimeur de nos jours. C'est là le lien qui existe entre le présent et le passé, et aujourd'hui l'imprimerie lyonnaise n'a pas démerité des Gryphe, des Carteron, des de Tournes. Jean de Tournes, imprimeur à Lyon dès 1544, publia « moult éditions fort prisées. » Jean II de Tournes continua dignement l'œuvre de son père ; non content d'imprimer les œuvres d'autrui, il eut le mérite d'imprimer les siennes ; ce sont traductions et ouvrages fort estimés. Les Carteron soutinrent, au XVII^e siècle, l'honneur et la réputation des Gryphe, popularisèrent l'art typographique et agrandirent le commerce des livres ; leur devise, naïve et plaisante, était : *Les carterons font les livres.*

Fils, frère, oncle de peintres, JACQUES STELLA fut le plus illustre de cette famille d'artistes. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, ce phénomène n'était pas rare ; nous verrons encore des familles tout entières, plusieurs générations même, se livrer passionnément aux arts ou aux sciences, et, ce qui est mieux, y réussir. Fran-

çois Stella, né à Malines, peintre de portrait et de paysages, vint s'établir à Lyon, à son retour de Rome, et y mourut en 1605. Jacques Stella avait neuf ans à la mort de son père. A vingt ans, il alla étudier la peinture dans la mère-patrie des beaux-arts. Il passa sept ans à Florence auprès de Côme de Médicis qui se l'était attaché, puis se rendit à Rome. En cette ville se forma une liaison intime entre ce dernier et l'un des plus grands peintres français, le Poussin. L'Italie, l'Espagne firent à Stella des offres très-avantageuses, il les refusa constamment et revint en France, où Richelieu l'eut bientôt fait nommer premier peintre de Louis XIII. Cet artiste avait beaucoup d'imagination, sa palette était facile, heureuse ; ses sujets gais, riches en couleur ; le genre de son talent le portait aux pastorales, aux scènes enfantines. Ses tableaux d'histoire les plus estimés sont : *Minerve au milieu des Muses*, *Jésus recevant la Vierge dans le ciel*, tous deux au Louvre ; *l'Adoration des Anges*, au musée de Lyon ; *le Baptême de Jésus-Christ*, *la Samaritaine*, *Jésus au milieu des docteurs de la loi*. Lyon possède le portrait fidèle et authentique de Stella, peinture remarquable. La mort vint briser cette trop courte carrière ; Stella expira le 29 avril

1647, dans la galerie du Louvre où le roi lui avait gracieusement octroyé l'hospitalité.

Dans le tableau de M. Chatigny, Jacques Stella est le personnage le plus au milieu de la scène, il a la tête tournée aux trois quarts, du côté des spectateurs, et tient une palette à la main.

La biographie de SIMON MAUPIN est restée assez obscure, on n'a pu savoir encore l'année de sa naissance ; sur ce point obligation de se contenter de calculs vraisemblables.

C'est à Longeau, petite commune voisine de Langres (Haute-Marne), que revient l'honneur d'avoir donné le jour à ce grand architecte, vers la fin du XVI^e siècle ou au commencement du siècle suivant.

Le pays de Langres était parsemé de châteaux, de couvents, d'églises riches en architecture, c'est ce qui a dû développer chez Simon le goût, la vocation de cet art. On ignore le moment précis où Maupin vint à Lyon ; seulement, un plan de cette ville, gravé par lui en 1625, œuvre exigeant certaines connaissances longues à posséder, fait supposer qu'à cette époque il habitait la ville depuis quelques années. Ce plan est le plus ancien ouvrage qu'on possède de Simon

Maupin ; il est dédié au marquis de Villeroy, gouverneur de la ville. Gravé d'une façon remarquable, avec cela fort exact, ce plan dut mettre en lumière le jeune architecte. Le 9 juin 1637, le Consulat le choisit pour voyer en chef de la cité ; ces fonctions étaient alors fort étendues, fort honorables, elles conféraient parfois la noblesse. En 1650, Maupin, déjà fatigué, demanda au Consulat la permission de donner à son fils la survivance de sa charge, sans que pour cela il en coûtât rien au trésor, ce qui lui fut accordé. A dater de cette époque, Ennemond Maupin exerça concurremment avec son père la charge de voyer. En 1654, le gouvernement, effrayé des ravages croissants du Rhône, confia au voyer la mission de construire des digues, et en 1659 le nomma intendant des digues et travaux faits sur le Rhône, pour le récompenser soit de son habileté et des services rendus, soit de son économie et de sa probité rare dans le maniement des fonds et l'article des dépenses. Tout à coup, le 10 décembre 1661, Simon et Ennemond Maupin donnèrent ensemble leur démission de voyers ; on pense qu'elle fut causée par les déceptions, les critiques trop vives et les luttes trop pénibles qu'eut à soutenir Maupin pour mener à bonne

fin sa grande œuvre, celle à laquelle il a donné son nom, la construction de l'Hôtel-de-Ville. Depuis cette époque les annales ne mentionnent plus rien de cet architecte ; on sait seulement qu'il mourut le 9 octobre 1668, à Neuville. Ennemond Maupin était mort huit mois auparavant ; qui sait si ce deuil ne porta le dernier coup à cette âme d'artiste déjà brisée, anéantie ?

Simon Maupin n'a laissé qu'une seule œuvre, mais elle est immortelle. L'hôtel-de-ville de Lyon est resté l'un des plus magnifiques monuments de ce genre, et en France il en est peu qui l'égalent. Ce fut le 8 mars 1646 que le Consulat décida dans sa délibération dudit jour la construction d'une maison commune. A cet effet, il chargea Maupin d'en faire un plan lui-même, d'en faire faire à des personnes compétentes, et l'envoya à Paris porteur de ces dessins, afin de se concerter avec des architectes, surtout avec le Lyonnais Désargues, bien entendu en fait d'architecture. Un mois après, à la fin d'avril, Maupin revint à Lyon, après avoir vu Lemercier et Désargues ; mais, pendant le séjour du voyer à Paris, Lemercier avait envoyé ses plans au Consulat, Désargues en fit autant les premiers jours de mai. Cependant il est de toute vraisemblance

que Simon Maupin eut ses plans adoptés, et que son œuvre fut généralement approuvée, car on ne peut guère admettre qu'en un mois les deux architectes de Paris aient pu faire tous les plans, devis et dessins nécessaires à l'érection d'un pareil monument. Le 5 septembre 1646, Camille de Neufville posa la première pierre en présence de Pierre de Sève et de quatre échevins, et les gros travaux s'achevèrent avec l'année 1650. Le 14 décembre 1652, le Consulat inaugura la maison commune et s'occupa activement de sa décoration intérieure, ayant l'intention d'en faire un palais splendide, digne de la seconde ville de France ; dans ce but, il chargea des peintures et fresques Pauthot et Blanchet (1655). Reconnaisant des services rendus, le Consulat accorda à Maupin, sur sa demande, un logement en l'édifice communal. Cet architecte mourut avant d'avoir terminé l'hôtel-de-ville qui ne fut achevé qu'en 1672. L'œuvre de Simon Maupin a subi successivement de graves modifications, mais ce qui reste de lui est la meilleure partie du monument. D'ailleurs, on peut se rendre compte du plan primitif par les gravures de l'époque, à la Bibliothèque de la ville de Lyon. Le corps central se terminait à la corniche qui couronne le second

étage ; de là s'élevait une toiture aiguë, à une seule pente, décorée de plombs ornés et enrichis de dorures. La façade était plus sobre qu'aujourd'hui de sculptures ; au milieu seulement était sculpté un beau faisceau d'armes et de blasons. Avec cela beaucoup d'ampleur dans les masses, de pureté et de pittoresque dans les lignes, surtout des proportions excellentes.

Sur la toile, Simon Maupin semble réfléchir à son grand ouvrage ; sa main gauche tient déroulé le plan de la maison de ville ; il écoute d'un air fort distrait parler son illustre confrère Philibert de l'Orme.

PIERRE PERRIN, dit l'abbé Perrin, bien qu'il ne fût pas ecclésiastique et ne possédât aucun bénéfice, était introducteur des ambassadeurs chez Gaston d'Orléans. Le premier en France il eut le privilège de faire représenter un opéra ; c'était en 1659, à Issy, et la musique était de Cambert. Dix ans après, il obtint un autre privilège pour l'établissement d'une académie de musique, et en 1681 il fit jouer l'opéra de *Pomone*. Perrin était aussi quelque peu littérateur et poète, et a laissé des poésies ; mais son vrai titre de gloire n'est pas là, il est tout entier

dans l'introduction de l'opéra en France. Que si parfois à l'audition des phrases musicales des grands maîtres il nous arrive de ressentir des voluptés exquis, étranges, rappelons-nous que c'est à Perrin que nous en sommes redevables.

Le peintre a placé l'abbé Perrin (né en 1630, mort en 1680) à droite du tableau, sur la même ligne que le père Ménestrier, dont il était le contemporain et qu'il a dû connaître.

Le père MÊNESTRIER (né le 10 mars 1630, mort le 21 janvier 1705) est le plus lyonnais des enfants de Lyon, c'est l'historien, l'anecdotier, l'archéologue le plus attaché à sa vieille cité, le plus instruit, le mieux informé des heurs et malheurs de sa patrie. Faites une étude sur Lyon, livrez-vous à des recherches historiques, quelles qu'elles soient, occupez-vous de science, d'industrie, de commerce, d'antiquités, de biographie, de littérature, de tout ce qui est sorti, en un mot, de Lugdunum, de Colonia Claudia, de Lyon, vous rencontrerez le père Ménestrier. Il est inévitable, il a tout recherché, tout compilé, tout écrit ; son histoire est le fondement, la science de toute histoire locale ; rien n'existe du vieux Lyon qui n'ait été connu par lui ou grâce

à lui ; c'était une encyclopédie aussi bien qu'un pandémonium. Homme plein d'érudition, critique judicieux, professeur, bibliothécaire, hérauldique et prédicateur, le père Ménestrier a composé une série d'ouvrages dont la science et la variété témoignent d'immenses connaissances et un puissant esprit. Les seuls reproches qu'on lui puisse faire se basent sur la diffusion du style et sur certaines préventions dans les jugements. L'œuvre capitale du savant jésuite, œuvre d'où sont sorties tant d'autres œuvres, est l'*Histoire civile et consulaire de la ville de Lyon*, ouvrage malheureusement inachevé, publié à Lyon en 1696. — Citer seulement ses autres productions héraldiques ou historiques entraînerait à une trop longue énumération et n'entrerait pas dans notre cadre, d'autant plus que de nos jours elles n'offrent plus un si grand intérêt.

Le père Ménestrier, au premier plan du tableau, est sur le même rang que l'abbé Perrin.

Ces trois jeunes gens, assis sur les marches du piédestal de la statue, dans des poses si naïves, si gentilles, regardant un livre de gravures ouvert sur leurs genoux, pendant que l'un d'entre eux semble s'adresser au groupe des imprimeurs, qui

sont-ils ? Leur tournure distinguée, l'air de contentement empreint sur leur physionomie, attirent l'attention du spectateur et lui rappellent les trois AUDRAN. Ils avaient nom GERMAIN, GÉRARD, CLAUDE, et appartenaient à une famille de graveurs dont la réputation est surtout due à Gérard ; le dernier, Claude, le moins connu des trois frères, était peintre. Germain (né le 6 décembre 1631, mort le 4 mars 1710) dessinait et gravait à la pointe et au burin ; il travailla à Paris et à Lyon. Gérard Audran, né en 1640, mourut à Paris en 1703. Dès sa plus tendre enfance, il puisa les principes de l'art qui le devait illustrer dans le sein de sa famille. Élève de son père Claude et de son oncle Charles, il travailla cinq ans à Paris jusqu'en 1664, et quatre ans à Rome. Rappelé en France par Colbert, il fut nommé graveur et pensionnaire du Roi, puis conseiller de l'Académie royale de peinture (1681). Il paraît que Gérard Audran eut des commencements difficiles, que ses premiers essais, crus et durs, ne présageaient rien de bien supérieur pour l'avenir. Charles Lebrun fut pour beaucoup dans l'amélioration de la manière de Gérard, et c'est aux conseils de Lebrun qu'Audran dut l'originalité, le goût, l'énergie remarqués dans ses pro-

ductions. Les œuvres les plus populaires de cet artiste sont : la *Bataille d'Alexandre*, d'après Lebrun ; le *Martyre de saint Laurent*, d'après Lesueur ; la *Femme adultère*, l'*Enlèvement de la Vérité*, d'après Le Poussin, toutes gravures du plus haut mérite.

Né en 1640, d'une famille d'origine espagnole, ANTOINE COYSEVOX eut pour premier maître Lerambert. La fécondité en même temps que l'habileté de son ciseau l'ont fait nommer le Van Dick de la sculpture. Reçu à l'Académie des beaux-arts en 1676, il y fut successivement professeur, recteur, directeur et chancelier (1716). Ses plus belles œuvres, il les a toutes faites à Paris et pour Paris : ce sont le tombeau de Colbert, la statue en bronze de Louis XIV, les chevaux ailés à la porte du jardin des Tuileries, une Hamadryade, le Flûteur, une Flore, la statue de Charlemagne, le tombeau de Mazarin, du comte d'Harcourt, de Le Nôtre, de Mansard, de Lebrun. Dire tous les personnages que nous a laissés le ciseau de cet habile statuaire serait chose trop longue, citons seulement les plus fameux : Marie-Thérèse, Louis XV, Colbert, Louvois, Turenne, Vauban, Villars, Bossuet,

Fénelon, Arnaud, Racine, etc. Tout ceci tend à prouver, ou je me trompe fort, la réputation, l'influence dont jouissait Coysevox, et ces travaux, ces honneurs, cette renommée expliquent sa désertion de Lyon et l'absence presque totale de ses sculptures en sa patrie. L'église de Saint-Nizier a seule le bonheur de posséder de lui une Vierge à l'enfant Jésus, et encore l'avait-il faite pour être placée dans une niche à un angle de rues. Ce groupe, qui devait servir d'enseigne, n'est pas déplacé dans une église, tellement ce grand artiste ne savait rien faire de relâché, de médiocre ! Coysevox mourut à Paris en 1720, léguant à ses neveux ses talents et sa réputation.

Antoine Coysevox nous apparaît sur la toile avec sa belle et grande figure à la Louis XIV, dominant tous ceux qui l'entourent de sa haute taille et de son regard, ayant l'air d'écouter les commentaires que fait de l'Orme sur son portique.

JACOB SPON, fils de Charles Spon, médecin distingué, naquit à Lyon en 1647. Antiquaire et médecin, voyageur et historien, Spon eut une existence fort agitée, fort diverse. La révocation de l'édit de Nantes porta un coup mortel à sa fortune, à ses travaux, à son bonheur. Protes-

tant, il dut quitter la France, et alla mourir, lui jadis riche et honoré, comme ont fini et finiront tant de grands hommes, à l'hôpital de Vevey, au pays de Vaud (1685); la misère, le chagrin étaient venus à la rescousse de l'édit de Louis XIV pour briser cette honorable existence. Il reste de cet auteur quelques ouvrages curieux et encore estimés : *Recherches d'antiquité, Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant, Recherches de la ville et de l'Etat de Genève, Recherches des antiquités et des curiosités de la ville de Lyon.*

JACQUES VERGIER naquit en cette ville en 1657. Destiné à la carrière ecclésiastique, il l'abandonna pour entrer dans l'administration de la marine. Nommé commissaire des guerres à Dunkerque, il se démit de ses fonctions en 1704, et vint pour son malheur se fixer à Paris où l'attendait une affreuse mort; il y fut assassiné le 18 août 1720. Vergier est un poète très-abondant, doué de beaucoup de facilité; mais ce ne sont point ses odes qui le font passer à la postérité, c'est plutôt l'amitié de La Fontaine, c'est l'éloge de Jean-Baptiste Rousseau qui l'appelle l'Anacréon de la France, bien qu'il en soit mieux l'Arétin.

Vergier et Spon, deux amis, sont l'un auprès

de l'autre sur la toile ; relégués au second plan, à droite, ils se trouvent au-dessous du groupe des trois imprimeurs, un peu en avant.

Les inventeurs ont aussi leur mérite et leur gloire ; dans un ordre plus modeste, il est vrai, leurs services souvent sont plus utiles, et à ce titre ils ont leur place marquée dans le Panthéon lyonnais.

OCTAVIO MEY, négociant fameux, inventeur de l'art de lustrer la soie, mort en 1690, et ETIENNE MAZARD (1660-1736), introducteur du castor dans la fabrication des chapeaux, qu'on ne faisait qu'avec des laines communes, auteur par conséquent d'une industrie qui enrichit le pays, avec cela très-charitable et bienfaiteur des hospices, sont tous deux reproduits dans le groupe des marchands, à la gauche du tableau. Mazard, un peu en arrière, Mey, à gauche de Jacquard, cet homme reconnaissable à sa douce figure, à sa longue redingote, regardent les tissus précieux qu'il présente aux négociants ou aux amateurs.

NICOLAS COUSTOU, né à Lyon, le 9 janvier 1658, mort le 1^{er} mai 1733, eut pour initia-

teur, pour professeur, l'illustre Coysevox, son oncle. En 1682, il obtint le grand prix de sculpture; membre de l'Académie des beaux-arts, il y devint professeur en 1702. Nicolas travailla longtemps en Italie; il en rapporta de solides qualités, aidées d'une incroyable facilité; mais il subit aussi les influences du pays et de la mode, et resta victime, faiblement il est vrai, de la recherche, de l'afféterie de l'école de Bernin. Paris, Versailles et Marly étaient remplis des œuvres de ce statuaire; plusieurs ont disparu ou bien ont été détruites dans les tourmentes révolutionnaires. La *Saône* et la *Marne*, deux *Vénus*, un *Jules César*; le *Berger chasseur*, dans le jardin des Tuileries; les *Tritons* de la cascade de Versailles; la *Saône*, bronze bien connu de tous les Lyonnais, surtout *Commode* représenté en Hercule à Versailles, ainsi que la *Descente de la croix*, dans le chœur de Notre-Dame de Paris, voilà les principales productions du ciseau de Nicolas Coustou, et certes le bilan en est assez beau; plusieurs se nomment hardiment des chefs-d'œuvre.

GUILLAUME COUSTOU, né le 1^{er} mai 1677, mort le 22 février 1746, a pourtant surpassé son

frère par la vigueur de ses conceptions, la hardiesse et la force de ses groupes. Elève aussi de son oncle Coysevox, il obtint le prix de sculpture et entra à l'Académie des beaux-arts deux ans après la mort de son frère. L'année suivante, il en était élu directeur. Le talent, pour ne pas dire le génie de cet artiste, lui ouvrit toutes les portes et remédia aux difficultés qu'aurait pu amener l'indépendance sauvage de son caractère. Les deux groupes de chevaux qui se cabrent à l'entrée des Champs-Élysées sont ce qu'il a fait de plus remarquable ; le reste de ses compositions n'est guère inférieur à ceci : citons en passant *Daphné*, l'*Océan* et la *Méditerranée*, à Marly ; la *Fontaine d'Arcueil*, la *Seine*, un *Bacchus* et un bas-relief représentant Jésus-Christ dans le temple, à Versailles ; *Minerve*, *Pallas*, *Hercule*, *Louis XV entre la Justice et la Vérité*, au palais de justice de Paris, enfin le *Rhône*, bronze à l'hôtel-de-ville de Lyon. Cette statue, appuyée sur un lion rugissant, est d'un caractère, d'un effet imposant ; elle est supérieure à la *Saône* qui fait le pendant de cette première. Avant d'être à l'hôtel-de-ville, ces deux bronzes étaient couchés au bas de la statue de Louis XIV, place Bellecour. Des hommes compétents ont fait remarquer que ces

groupes donnent une idée exacte, excellente du caractère et de la manière des deux frères. La Saône est molle, le Rhône est vigoureux ; l'une est douce, l'autre d'un aspect farouche ; l'une a du laisser-aller, l'autre est grandiose.

Nicolas et Guillaume Coustou apparaissent sur la toile à la gauche du groupe des artistes. Nicolas Coustou fait voir sa jeune et belle tête, éclairée par une savante lumière ; il a l'air heureux, insouciant ; son frère est derrière lui.

BERNARD DE JUSSIEU naquit à Lyon la dernière année du XVII^e siècle. C'était le legs que faisait le XVII^e siècle au XVIII^e ; le legs était magnifique. Dans sa première jeunesse, Bernard accompagna son frère Antoine dans ses excursions à travers l'Espagne et le Portugal ; ce voyage développa chez lui le goût le plus prononcé, la passion la plus sérieuse pour la botanique et l'histoire naturelle. A son retour en France, il se fit recevoir docteur à la faculté de Montpellier (1720), puis remplaça Sébastien Vaillant comme démonstrateur de botanique au Jardin du Roi (1722). Il serait superflu de dire que dans cette position il agrandit étonnement le domaine scientifique, forma de superbes collec-

tions, dirigea des herborisations tellement intéressantes qu'elles attirèrent et captivèrent Linné. Après avoir publié une édition annotée et complétée des plantes des environs de Paris, par Tournefort, il fut reçu à l'Académie des sciences, n'ayant que vingt-six ans. De Jussieu écrivit peu, médita beaucoup en revanche. Ses Mémoires sur différentes plantes, sur la zoologie, remarquables par la sagacité des observations et l'invention d'esprit, sont restés des modèles du genre. Le premier, il apprenait au monde que les polypes étaient de nature animale. Chargé par Louis XV de classer les plantes du Jardin de botanique, de Jussieu le fit d'après une méthode nouvelle, rompant ouvertement avec les procédés de Linné. Sa méthode, il la basait sur le principe bien compris des affinités naturelles, sur le rapprochement des caractères des plantes, déduits de la structure, de l'embryon et de l'insertion des étamines relativement à l'ovaire. Il ne nous reste plus qu'un catalogue de cette œuvre célèbre. Devenu presque aveugle dans sa vieillesse, Bernard poursuivait toujours le perfectionnement de sa méthode, dirigeait les études et les investigations de son neveu, préparant à la France un grand naturaliste, en même temps que se don-

nant un successeur capable de soutenir sa gloire et sa réputation.

Un trait caractéristique, qui prouve la passion de Jussieu pour la botanique, c'est l'importation qu'il fit des premiers cèdres en France. D'Angleterre, il en rapporta deux graines au fond de son chapeau, et l'un des cèdres, alors en germe, subsiste encore au Jardin des plantes de Paris.

Bernard de Jussieu est à l'extrémité droite du tableau ; il s'occupe d'étudier une fleur avec l'abbé Rozier.

Les Lyonnais sont fort peu voyageurs ; un émigrant, un nomade sur notre route est une bonne fortune, aussi nous y arrêterons-nous, en ferons-nous un citoyen digne de mémoire, si ce n'est un grand homme. Ce voyageur est POIVRE ; il a fait le tour de l'ancien monde. En 1740-42, il visita la Chine, la Cochinchine, en apprit la langue, les usages, les ressources, les mœurs, la géographie et revint en son pays, après une traversée où il perdit l'avant-bras dans un combat naval contre les Anglais, chargé de précieux documents et de sérieuses indications. Ses vues étaient de commercer directement avec la Cochinchine, chose inouïe alors, et d'importer les

épices dans les colonies françaises. Le roi de France, charmé de ces projets, envoya Poivre en ambassade auprès du vice-roi. L'envoyé réussit dans sa mission ; malheureusement, le comptoir qu'il avait fondé à Fai-Fo ne réalisa pas les espérances fondées sur lui, la guerre avec l'Angleterre ayant ruiné la Compagnie et la marine française. Poivre rentra en France en 1757 ; dix ans après il repartit pour les Iles Bourbon et de France où l'appelaient les fonctions d'intendant ; son administration rendit aux colonies leur prospérité et leurs richesses, aux esclaves l'amélioration de leur sort. Il réussit à ravir aux Hollandais la culture des épices, secret qu'ils cachaient avec soin, et par là la France fut dotée du poivre et du café. Cette importation vaut bien une découverte, et m'est avis que beaucoup doivent à ce Lyonnais de belles actions de grâces.

Rappelé en 1773, Poivre mourut le 6 janvier 1786, à l'âge de soixante-sept ans. Il vécut les dernières années de sa vie fort retiré, fort solitaire, composant sur ses voyages des Mémoires très-intéressants, qu'il ne voulut jamais publier. On éditait cependant sous son nom, et à son insu, les *Voyages d'un Philosophe*, fragments de ses manuscrits.

Pierre Poivre est représenté dans le pénombre du tableau, à l'extrême droite, derrière de Jussieu et Rozier.

CLAUDE POUTEAU était le fils d'un médecin fort distingué de Lyon. A Paris, où son père l'avait envoyé, il suivit avec tant de succès les leçons et les cours de Petit, Ledran et autres illustrations, médicales, que, reçu élève à dix-neuf ans à l'Hôtel-Dieu de Lyon, il fut désigné un an après chirurgien-major. En 1746, il entra en fonctions et ses services extraordinaires lui valurent d'être continué dans ses fonctions au-delà du terme ordinaire. Admis à l'académie de Lyon, Pouteau commençait à jouir d'une réputation immense, lorsqu'il mourut, jeune encore (1775), presque subitement, d'une chute qu'il avait faite en rentrant chez lui. Pouteau était né le 14 août 1724. Praticien vraiment étonnant, il se définit et s'explique par l'inscription mise au bas de son portrait : « *Igne et ferro sanabat.* » Son génie était original, dédaignant la routine et ne craignait pas d'ouvrir à la science des horizons nouveaux. La plupart de ses observations, de ses préceptes, de ses tendances se trouvent justifiés, adoptés aujourd'hui ; il en est ainsi de sa prédilection

pour le moxa, de sa réduction des luxations, de sa cautérisation des plaies infectées par la pourriture d'hôpital. Il reste de Pouteau : *Essai sur la rage*, *Essai sur la taille à niveau*, avec addition de plusieurs instruments, et les *OEuvres posthumes* qui renferment, outre des *Mélanges de chirurgie*, des réponses aux critiques dont il avait été l'objet, et des Mémoires sur différents sujets.

Sur la toile, Pouteau est au second rang, à gauche, dans le groupe des disciples d'Hippocrate.

ANTOINE-MICHEL PERRACHE, né en 1729, mort en 1779, était le fils d'un bon sculpteur lyonnais, qui a doté les églises de sa ville natale d'une foule d'ouvrages. A.-M. Perrache, qui fut plutôt ingénieur que statuaire, s'était tout d'abord adonné à la sculpture, et le prix qu'il obtenait à Paris, à quinze ans, le faisait envoyer comme pensionnaire à l'Ecole de Rome, où il fut couronné par l'Académie de Saint-Luc. De retour à Lyon, il exécutait quelques travaux décoratifs dans les églises, entre autres dans la chapelle de la Sainte-Vierge, à Saint-Nizier. Admis à l'Académie de Lyon en 1752, il y lut un mémoire, le premier de ce genre, je crois, mémoire qui traitait du projet

d'un établissement propre à donner aux jeunes gens l'éducation artistique ; c'est là en germe la création de l'Ecole Saint-Pierre. Il est aussi juste de dire que ce qui fait la réputation de Perrache, c'est sa coopération à l'agrandissement et à l'embellissement de sa vieille cité ; c'est le projet qu'il conçut d'agrandir Lyon, en reculant plus au sud le confluent du Rhône et de la Saône ; mais il ne put exécuter tout son plan, les ressources ayant manqué à la Compagnie qui l'en avait chargé. Cette idée grandiose se réalisa plus tard par la construction de chaussées et de digues très-fortes ; là s'éleva un nouveau quartier auquel, par reconnaissance pour le premier auteur du projet, fut donné le nom de Perrache.

Cet ingénieur statuaire occupe une place dans le groupe central ; on le retrouve au troisième rang, derrière les frères Coustou et Coysevox.

CLAUDE MARTIN, fils d'un pauvre tonnelier, est un exemple de la fortune, de la hauteur à laquelle peut parvenir un esprit entreprenant, décidé et laborieux. Car Martin eut toutes ces qualités, lui que le peintre n'aurait placé dans sa galerie s'il n'avait racheté, édulcoré tout au moins sa faute par le gracieux souvenir qu'il a

laissé à sa première patrie. J'ai dit faute ; à être impartial, le mot faute est peut-être indulgent ; mais je passe, une brochure comme celle-ci ne saurait être un réquisitoire ; que si elle montait sur les grands chevaux de la justice et du droit, elle risquerait fort de perdre l'équilibre et de dévier de sa voie. Engagé à vingt ans dans la compagnie des guides de Lally, Martin fit avec lui la guerre de 1756, et passa à l'ennemi pendant le siège de Pondichéry, dégoûté par la sévérité du général. Après un naufrage, suivi de péripéties étranges, la Compagnie des Indes lui donna un guidon de cavalerie ; en 1796 le déserteur était major-général ; la bravoure qu'il avait mise au service des ennemis de la France l'avait rapidement amené aux grades les plus élevés. Envoyé à la cour du nabab d'Aoude, il sut capter sa confiance et fit à cette cour une immense fortune. Martin, mort à soixante-huit ans (1800), légua à chacune des trois villes de Calcutta, Lucknow et Lyon sept cent mille livres, afin d'y fonder des établissements de bienfaisance et d'éducation pour les pauvres, à la seule condition que ces établissements porteraient le nom de Martinière. C'est avec ce legs que se fonda à Lyon l'Ecole de la Martinière, première

école professionnelle de ce genre en France, et dont l'utilité, la prospérité vont toujours croissant. Lorsqu'il faisait cette dotation à sa ville natale, Claude Martin ignorait bien certainement les avantages qu'elle en retirerait ; ce testament était la plus noble manière de faire oublier à ses compatriotes sa défection et ses erreurs.

M. Chatigny a placé le général Martin dans le groupe des militaires, à droite dans le troisième plan ; il se trouve derrière le général Suchet.

Né à Lyon, le 23 janvier 1734, JEAN-FRANÇOIS ROZIER étudia chez les jésuites et reçut les ordres sacrés. Malgré cela il se voua tout entier à l'agriculture et aux fleurs, dans son domaine de Sainte-Colombe, près Vienne. Elève et successeur de Bourgelat, à l'école vétérinaire de Lyon (1761-63), il alla se fixer ensuite à Paris où il rédigea pendant dix ans le Journal de Physique. Il obtint le prieuré de Nanteuil et quitta Paris en 1771 pour continuer ses travaux et ses recherches à Beauséjour, près Béziers. C'est là que vinrent le chercher les honneurs ; l'an 1786 il fut nommé directeur de l'École pratique d'agriculture, à Lyon ; puis élu curé constitutionnel de Saint-Polycarpe. Il mourut victime de la Révo-

lution ; une bombe, lancée par les batteries de Dubois-Crancé, l'écrasa dans son lit le 29 septembre 1793. Il n'eut pas la douleur de voir son admirable patrie agonisante et foulée aux pieds sans pitié, sans merci, par les massacreurs d'alors qui se disaient la France.

Le peintre a placé l'abbé Rozier à droite de Bernard de Jussieu ; ils devisent l'un l'autre sur une rose que celui-ci effeuille.

JEAN-JACQUES DE BOISSIEU, né à Lyon le 3 novembre 1736, est jusqu'à présent le plus illustre graveur qu'ait produit son époque, un de ceux qui préparèrent dans les arts la révolution opérée par David. Il étudia d'abord sous Frontier et se forma à l'étude de l'école hollandaise et flamande, ce qui ne l'empêcha point d'aller en Italie reproduire les chefs-d'œuvre de l'architecture antique et moderne. Il y reçut les conseils du célèbre Winckelmann, et c'est là qu'il parvint à l'apogée de son talent. Sa collection de gravures, au nombre de cent sept, est chose on ne peut plus estimée : ce sont paysages de sa composition, vues d'Italie surtout, copies de tableaux flamands. Si l'on avait à rechercher le meilleur dans le bon, les diamants dans les perles

finies, on trouverait les gravures d'après Ruysdaël, la *Porte de Vaise*, les *Petits Maçons*. De Boissieu a laissé, en outre, une quantité innombrable de dessins au lavis, de paysages au crayon, de portraits à la sanguine, toutes œuvres admirables et fort admirées. Grobon, dont nous allons parler, fut un de ses élèves.

Jean-Jacques de Boissieu, mort en 1810, figure au groupe le plus important du tableau ; il est un peu en arrière de Philibert de l'Orme et porte, le seul, je crois, de cette auguste assemblée, chapeau en tête.

ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU (1748-1836), neveu de Bernard de Jussieu, vint de bonne heure à Paris étudier et se former à l'école de son oncle. Comme il lui servait de secrétaire, Bernard étant devenu presque aveugle, le jeune Laurent fut promptement initié aux observations et aux découvertes du savant naturaliste, et cela lui permit plus tard de continuer l'œuvre ébauchée par son maître. Docteur en 1770, choisi la même année par Lemonnier pour le suppléer dans ses cours de botanique au Jardin du Roi, de Jussieu hésitait encore entre la botanique et la médecine. Un mémoire qu'il composa sur la

famille des renonculacées, au moment où il était admis à l'Académie des sciences, décida de sa vocation. En 1777 il remplaça son oncle dans la direction du Jardin botanique, y établit définitivement la méthode naturelle préconisée par ce dernier, et se prépara, pendant seize ans d'un travail continu et patient, au grand ouvrage qui devait être le couronnement de son œuvre, de l'œuvre de son oncle et leur meilleur titre de gloire. La publication en fut terminée en 1789, époque où la parole n'était guère aux savants. Le *Genera Plantarum secundum ordines naturales disposita* fait, dit Cuvier, dans les sciences d'observation une époque aussi importante que la chimie de Lavoisier dans les sciences d'expériences. L'an 1784, de Jussieu, chargé de se prononcer sur le Mesmerisme, se séparait d'avec ses collègues, attribuant les effets produits par Mesmer à la chaleur animale. En 1790 il organisa le Muséum, et, conservé comme professeur sous la Convention, il y créa une bibliothèque. Membre de l'Institut, professeur de médecine à la Faculté de Paris (1804), conseiller à vie de l'Université (1808), de Jussieu perdit ces deux fonctions sous la Restauration ; de plus, la perte de la vue le fit démettre de sa chaire de bota-

nique au Muséum en faveur de son fils (1826). Malgré ses infirmités et son âge, il s'occupa sans cesse de perfectionner son grand travail; son intention était d'en publier une nouvelle édition améliorée et complétée. Ce naturaliste a écrit une foule de notices, de mémoires insérés dans les *Annales du Muséum*, et grand nombre d'articles de botanique dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*. Tous ces mémoires sont pleins de sagacité, de judicieuses observations, de finesse, d'agrément; on y sent l'inspiration de l'oncle, comme le souffle de son génie.

Antoine-Laurent de Jussieu est placé à l'extrême droite du tableau, derrière l'abbé Rozier et son parent Bernard.

Admettre JACQUARD dans le Panthéon lyonnais et faire ici son éloge, ne sont que justice et réparation. Le Lyonnais, plus que tout autre, doit une reconnaissance éternelle à cet ouvrier aussi grand que simple, type le plus pur du désintéressement et du patriotisme; et je suis sûr que tous les illustres qui sont sur cette toile seraient de mon avis et ne rougiraient pas de mettre chapeau bas, artistes, littérateurs, soldats, gentilshommes, devant cet homme, per-

sonnification de l'honneur et de la vertu. Victime de son génie, victime de sa modestie, la vie ne lui fut qu'une longue lutte contre le mauvais vouloir, l'ignorance, l'adversité, les malheurs domestiques. Jacquard était fils de ses œuvres, il expia bien sa gloire. Appartenant à une famille d'ouvriers, il en connut toutes les souffrances ; sa santé, altérée par le métier de tireur de lacs, le fit placer par son père chez un relieur, puis dans une fonderie de caractères. Ce fut là qu'il s'éleva, qu'il s'instruisit tout seul, et qu'il commença de prouver sa merveilleuse aptitude pour la mécanique. Dès 1790, il avait imaginé un perfectionnement dans le métier à tisser, mais ceci resta dans l'oubli. La tempête politique se déchaînait, et Jacquard, défenseur de la liberté et du droit, obligé de fuir les proscriptions de Couthon et de Maignet, s'enrôla dans le premier bataillon de Rhône-et-Loire, et partit pour l'armée du Rhin. La mort de son fils le ramena à Lyon où sa pauvre femme faisait, pour vivre, des chapeaux de paille tressée. Apprenant (1801) qu'un prix était proposé en Angleterre pour une machine à fabriquer des filets et de la dentelle, il reprit son invention abandonnée depuis plus de dix ans, la présenta à Paris, obtint une mé-

daille de bronze et un brevet. Le prix proposé, il l'obtint aussi, et c'est alors que Carnot, ministre de l'intérieur, le retint à Paris afin de le placer au Conservatoire des Arts-et-Métiers. Désireux de réaliser ses premiers projets, Jacquard revint à Lyon en 1804, et monta un métier de sa façon, métier qui prit son nom par la suite. Avant lui les machines à tisser, chargées de cordes, de pédales, d'accessoires, nécessitaient pour leur fonctionnement régulier, outre le tisseur, plusieurs aides; frappé de ces inconvénients qui rendaient le travail lent, pénible, peu rémunérateur, l'ouvrier de génie avait cherché un remède et l'avait trouvé, car son métier fonctionnait par un seul homme. C'était toute une révolution dans l'industrie. Jacquard fut bafoué, insulté, menacé par des ouvriers prévenus, et obligé de se cacher. Le bruit s'étant répandu qu'il voulait ruiner l'industrie lyonnaise, le Conseil des prudhommes brisa son métier sur la place publique. L'opinion se calma, car en 1812 Lyon comptait déjà douze mille métiers; aujourd'hui le nombre en est au moins triple. La Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Amérique, voire même la Chine, adoptèrent ce métier révolutionnaire; quoique des villes de France, d'Angleterre, renouvelèrent sou-

vent à Jacquard les offres les plus séduisantes, afin d'avoir son concours pour l'organisation des ateliers de tissage, il refusa toujours par esprit de patriotisme. Le gouvernement le décora de l'ordre de la Légion d'honneur en 1819. Le grand inventeur s'éteignit à Oullins le 7 août 1834, heureux d'avoir vu couronner son œuvre.

Il est facile de reconnaître sur la toile la figure populaire de Jacquard ; il est à la gauche du groupe des commerçants et leur montre une de ces étoffes tissées par sa merveilleuse machine.

BERJON est le plus grand peintre de fleurs et de natures mortes qu'ait enfanté notre ville. Né en 1754, il a été élève de Perrache, puis de l'Ecole centrale. Après cela il entra chez un orfèvre, qu'il eut bientôt abandonné pour se jeter dans la capitale. Il y vécut misérablement, du produit de ses miniatures. De retour à Lyon, en 1810, on le nomma professeur de fleur à l'Ecole des beaux-arts, mais son professorat fut peu fécond, peu agréable, à cause des relations très-tendues et des discussions que lui valaient, soit avec les élèves, soit avec le directeur de l'Ecole, et son triste caractère et son manque complet d'éducation ; à tel point qu'en 1823 il se vit

obligé de quitter sa chaire. A dater de ce moment, le cœur aigri, tourmenté, il se défiait de tous, ne voyant partout que des ennemis. Il se retrancha dans le plus complet isolement, vivant des leçons données aux amateurs que ne rebutait pas sa manière de faire, travaillant fort avant dans la nuit ; il mourut à la peine le crayon à la main. L'œuvre de ce peintre est considérable et variée : aquarelles, portraits au crayon, à l'encre de Chine, au pastel, tableaux à l'huile, tout abondait sous son inspiration créatrice. Les fruits, les fleurs, les grappes, les oiseaux morts, peints par Berjon, sont presque inimitables, tant la vérité y est grande. Le musée de Lyon possède de lui des fleurs groupées avec des fruits, des coquillages et madrépores (1810), des raisins dans une coupe d'albâtre, des fleurs dans un vase d'albâtre (1813). On ne peut omettre une délicieuse miniature, jeune femme au collier de corail ; vérité des formes, finesse des tons, souplesse et vie de la chaire, rien de ce qui constitue une petite perfection ne manque à cette miniature. Berjon a laissé son portrait peint par lui-même, à l'âge de soixante-cinq ans. En général, cet artiste se distingue par une exécution large, par un sentiment exquis de la forme ; seule-

ment, ses peintures manquent un peu de coloris. Berjon mourut très-âgé, à quatre-vingt-neuf ans (1843).

Il fait partie du groupe des peintres modernes, à l'extrême gauche de la scène.

Né à Lyon, le 12 février 1756, mort le 20 juin 1813, CHINARD professa la sculpture à l'École de dessin de cette ville. En 1786, son fameux groupe, *Persée délivrant Andromède*, remporta à Rome le prix de l'Académie de Saint-Luc, au concours ouvert pour les artistes de tous pays. Chinard eut cela de peu commun avec la plupart des artistes lyonnais, c'est sa vie passée presque tout entière à Lyon. Napoléon le choisit cependant pour sculpter le *Carabinier*, une des statues qui ornent l'arc de triomphe du Carrousel. Parmi les bustes les plus estimés de ce statuaire, citons ceux de Madame Récamier, de Napoléon, de Joséphine, d'Eugène de Beauharnais, de Dessaix. L'*Enlèvement de Déjanire*, au musée de Lyon, l'*Amour réveillé par Psyché*, la *Paix*, à Marseille, la *Vierge*, de Belley, en marbre de Carrare, ébauchée à Rome et terminée à Lyon avant 89, sont aussi sculptures d'exécution supérieure; on y reconnaît la hardiesse et la délica-

tesse du ciseau, en même temps que la pureté de goût d'un maître. Incarcéré lors de 93, Chinard en sa geôle sculpta la statue de la *Justice*, auprès de laquelle court se réfugier une pauvre colombe, les pattes brisées et liées par des chaînes, et la posa sur le bureau des juges : le sanglant tribunal se laissa émouvoir par ce touchant symbole, et pour cette fois relâcha sa victime.

Dans le tableau, Chinard se trouve placé derrière de Boissieu.

A peine âgé de dix-sept ans, MARC-ANTOINE PETIT (né le 3 novembre 1766), qui avait fait ses études à Beaujeu, obtint au concours une place de chirurgien interne à l'hospice de la Charité de Lyon ; cinq ans après, il obtint celle de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Les nouveaux règlements ne lui permettaient d'entrer en fonctions que dans six ans, et l'obligeaient de passer trois années à Paris ; ce qu'il put faire grâce au concours d'un homme généreux. De la capitale, il se rendit à Montpellier où il subit brillamment ses examens de doctorat (1790). Compromis dans le siège de Lyon, il resta éloigné plusieurs mois de cette ville ; mais comme approchait le terme de son entrée en fonctions, il n'hésita pas un

seul instant à rentrer à Lyon pour remplir son devoir. Durant son majorat il établit une école de chirurgie clinique. Petit s'éteignit le 7 juillet 1811 à Villeurbanne, près Lyon. En même temps que chirurgien instruit et habile, Petit était humain, bienfaisant, et de plus homme de lettres fort distingué. Il n'a pas laissé que des livres de médecine, nous allons bien le voir. *Dissertation de phthisi laringeâ*, *Eloge de Desault*, *Discours sur la Douleur*, *Essai sur la médecine du cœur*, *Onan ou le tombeau du Mont-Cindre*, poème, Collection d'observations cliniques : telles sont les œuvres de Petit, sans parler de ses poésies disséminées et de quelques articles insérés dans les *Actes de la Société de santé*, de Lyon.

Marc-Antoine Petit fait naturellement partie du groupe des médecins; il est au second rang, à la gauche de la scène.

Né à Lyon en 1770, mort en 1853, GROBON se forma à Paris, à l'école de Prudhon; après quelques années de travail, il revint se fixer en sa ville natale. Jean-Jacques de Boissieu lui conseilla de suivre son exemple, et d'étudier à fond les peintres hollandais; le conseil a été suivi, le peintre s'en est bien trouvé. Les peintures de

Grobon ont du coloris, de la finesse d'exécution, de la vérité d'imitation, ce sont là, du reste, les qualités qui caractérisent cet artiste. En 1794, Grobon donna *Le petit Rémouleur*, puis *Le jeune élève préparant les couleurs de son maître, un Pigeonnier à Rochecardon*, en 1804 les vues du clocher de saint-Jean et des côteaux de la Saône, les aqueducs de Saint-Just, un moulin à Rochecardon, un moulin sur la Saône. Il nous est resté aussi de cet artiste quelques estampes fines et spirituelles, telles que l'estampe du Moulin de Rochecardon, d'après son tableau.

Sur la toile, Grobon est à gauche au premier rang des peintres contemporains; il paraît converser avec Flandrin.

CAMILLE JORDAN, né à Lyon, le 11 janvier 1771, de négociants aisés, reçut chez les Oratoriens une forte et sérieuse éducation; il la mit à profit. A vingt ans, il attaqua la constitution civile du clergé dans une allégorie intitulée : « *Histoire de la conversion d'une jeune Parisienne* ». L'un des plus dévoués promoteurs de l'insurrection lyonnaise contre le régime de la Terreur, il défendit vaillamment sa ville natale. Lorsque Lyon se fut enseveli sous les ruines et les cendres,

proscrit comme tous les défenseurs de la liberté, il se réfugia en Suisse, puis en Angleterre. Le 9 Thermidor lui permit de rentrer en France. Envoyé par le département du Rhône au Conseil des Cinq-cents (1796), il eut, le premier de cette Assemblée, en cette époque chaude encore des révolutions, le courage de demander le rétablissement et le libre exercice des cultes. Le coup d'Etat du 18 fructidor le proscrivit une seconde fois; à cet arrêt de proscription, il répondit par deux pamphlets acérés « *Adresses à mes commettants*; » l'un de ces opuscules, traduit en plusieurs langues, eut un grand retentissement. Bâle, où il habitait, n'étant plus sûr, il se réfugia à Weimar. La réputation de Jordan l'y avait précédé, car dans cette petite ville universitaire on se fit une fête d'accueillir ce brillant et hardi lutteur de la bonne cause. Rentré en France l'an 1800, le jeune publiciste se montra constamment l'un des adversaires les plus prononcés du gouvernement consulaire, et son écrit, *Vrai sens du vote national pour le Consulat à vie*, fut saisi (1802). A partir de ce moment la presse étant bâillonnée, la tribune muette, la France et l'Europe ayant les yeux fixés sur Napoléon, il ne restait à l'homme de lettres que la méditation,

la philosophie en petit comité, Jordan s'y livra tout entier jusqu'en 1816. Député à cette époque, il appuya d'abord le ministère, puis, quand le gouvernement sembla tendre vers les ultras, il se fit chef de l'opposition libérale, et perdit à ce jeu sa place de conseiller d'État (1820). Avec sa jeunesse de caractère, ses ardeurs, ses illusions, sa foi patriotique, Camille Jordan est un des plus grands citoyens de notre France moderne; son talent d'écrivain et d'orateur, en même temps que son élégance, le faisaient fort estimer de Madame de Staël, et certes, le témoignage de pareille femme est d'un grand poids. La mort de Camille Jordan (1821) fut un deuil général pour tous les vrais patriotes.

C'est à côté de Ballanche, vis-à-vis Madame Récamier, que le peintre a placé Camille Jordan.

FRANÇOIS-FRÉDÉRIC LEMOT, né à Lyon d'une pauvre famille (1773), mort à Paris en 1827, était élève de Dejoux. Il eut le premier grand prix de sculpture en 1790, et n'eut garde d'oublier le voyage classique à Rome, à Naples et à Florence. Pendant les premières guerres de la République, il fit plusieurs campagnes à l'armée du Rhin. De retour à Lyon en 1795, les gou-

vernements qui se succédèrent, — et ils ont été nombreux, — le chargèrent à tour de rôle de travaux considérables. Membre de l'Institut (1805), professeur à l'École des Beaux-Arts (1810), le baron Lemot a laissé une multitude d'œuvres, dont voici les principales : *Numa Pompilius*, pour la salle des Cinq-Cents, le marbre de *Cicéron*, pour le Tribunat, un *Léonidas*, pour le Sénat, *Lycurgue* et *Brutus*, pour le Corps législatif, la *Victoire* et la *Paix*, en plomb doré, pour le quadrige du Carrousel, la statue de Murat, les sculptures de l'Arc de triomphe de Chalons-sur-Marne, détruit par les coalisés (1814), le buste de Jean Bart, le grand bas-relief du fronton oriental du Louvre, la *Réverie*, *Hébé versant le nectar*, la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf, enfin la statue équestre de Louis XIV sur la place Bellecour, à Lyon, statue d'un aspect grandiose, d'un caractère majestueux. D'ailleurs, tout ce qu'a fait Lemot est marqué du cachet de la noblesse et de la grandeur ; avec cela beaucoup de science dans la composition, une élégance instinctive d'exécution.

Dans le tableau, ce statuaire est en face de Philibert de l'Orme, entre Coysevox et Maupin ; il tient à la main la maquette de la statue équestre de Louis XIV.

SUCHET était le fils d'un honorable fabricant de soieries qui le destinait à sa propre profession. Mais le vent n'était guère au commerce, aux communications pacifiques, et le jeune Suchet aima mieux s'enrôler à vingt ans dans les volontaires de la cavalerie de sa ville natale, que travailler dans les comptoirs de son père. Il devint bientôt sous-lieutenant. En 1793, à cette heure néfaste, il passa capitaine dans une compagnie franche de l'Ardèche, et assista, à ce que disent certains historiens, au siège et à la prise de Lyon. Il est à croire que s'il eut le malheur de combattre ses compatriotes sous l'uniforme du soldat, il ne les poursuivit pas sous la carmagnole du jacobin ; c'était assez contre l'honneur d'avoir levé sa main sur sa mère, champion héroïque de la Justice et du Droit. Une longue vie pleine de vertus civiques et militaires a racheté la faute d'entraînement de la première jeunesse. La même année, il était chef d'un bataillon ardéchois, au siège de Toulon, puis il fit partie de l'armée d'Italie, où il ne cessa de se distinguer sous Schérer, Augereau, Masséna. Aussi son avancement fut-il des plus rapides ; à Neumarcht on le nommait chef de brigade sur le champ de bataille. A l'armée d'Helvétie, où

Suchet permutta, Brune eut pour la première fois recours aux talents diplomatiques du jeune chef de brigade qui prit part au traité avec Berne et Fribourg. Comme il était désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, Brune, ayant besoin de bons lieutenants, le retint en Italie pour son chef d'état-major. Une fois en repos, les troupes de la République se laissèrent aller à l'indiscipline, à la maraude, aux exactions; beaucoup de chefs sans éducation, sans principes, n'osaient ou ne voulaient y mettre ordre; prêchant d'exemple, Suchet, doué d'une probité toute lyonnaise, lutta contre ce relâchement, et flétrit publiquement les dilapidateurs. Cette manière de faire souleva tant de protestations calomnieuses que le gouvernement rappela le chef d'état-major à Paris, pour lui faire expliquer sa conduite. Étant parvenu à se justifier, Suchet s'empressa de retourner au champ d'honneur. Chef d'état-major sous Masséna, à l'armée du Danube; puis en Italie sous Joubert et Championnet; nommé général de division en 1799, Suchet s'illustra avec Masséna en défendant pied à pied la rivière de Gênes et les lignes du Var, et rendit des services essentiels pendant la campagne de Marengo où il eut part à toutes les

affaires. Après la paix de Lunéville, l'empereur le chargea de diverses missions importantes, et en 1805 il lui donna le commandement de la première division du corps d'armée de Lannes. Le général Suchet contribua puissamment aux brillantes victoires d'Austerlitz et d'Iéna, et aux succès de la campagne de Pologne ; sa conduite héroïque frappa tellement Napoléon pendant cette dernière guerre, que Suchet reçut une dotation et le titre de comte, et que l'empereur, auquel il manquait des chefs organisateurs et conciliants en Espagne, l'enleva à la Grande Armée pour le placer à la tête du cinquième corps de l'armée d'Espagne. Là, quatre années d'heureuse administration, de luttes incessantes mirent le comble à la gloire de Suchet. La victoire de Margalef, la prise de Lérida, de Tarragone, l'occupation du Mont-Serrat lui donnèrent le bâton de maréchal ; la prise d'Oropeza, de Murviedro, de Valence (1812), la soumission du royaume de Valence lui valurent le titre de duc d'Albuféra. A l'encontre de beaucoup d'autres généraux français, Suchet sut gagner l'affection des Espagnols ; la justice et la modération qu'il mettait dans son administration lui méritèrent de sortir le dernier de l'Espagne, au jour des revers,

et les drapeaux fièrement déployés. Louis XVIII s'empessa de le faire pair de France (1814). Au retour de l'île d'Elbe, le duc d'Albuféra défendit la frontière de Savoie et protégea Lyon contre les Autrichiens ; il obtint d'eux une convention honorable. Il ne rentra à la Chambre des pairs qu'en 1819, et lors de l'expédition d'Espagne (1823) il accompagna le duc d'Angoulême.

Louis-Gabriel Suchet mourut à Marseille le 3 janvier 1826 ; il était né le 2 mars 1772.

Dans la grande scène qui nous occupe, Suchet est à cheval, il salue l'illustre assemblée qui forme sur la place de Louis-le-Grand les assises du talent, du génie et de la vertu.

ANDRÉ-MARIE AMPÈRE naquit à Lyon le 27 janvier 1775, mais ce fut à Poleymieux-au-Mont-d'Or, où son père s'était retiré, qu'il passa son enfance. Son éducation vagabonde, dépourvue de méthode, sans professeur, lui permit de satisfaire sa passion pour les sciences ; la modeste bibliothèque du père fut en peu de temps dévorée ; puis le jeune savant apprit le latin en quelques semaines, afin de pouvoir lire Euler et Bernouilli. Et tout d'abord disons, pour expliquer Ampère, que c'était, il est vrai, un type de dis-

traction, et que chez lui la distraction venait non du vagabondage, mais de la préoccupation de l'esprit et du cœur.

En 93, l'honorable habitant de Poleymieux, devenu juge de paix à la section de la Halle-aublé, doux et vertueux citoyen s'il en fut, était exécuté comme aristocrate. André Ampère avait à peine dix-neuf ans. Cette catastrophe, cet horrible drame le rendirent comme idiot ; ses actions n'étaient plus raisonnables, son intelligence frappée n'était plus lucide. Cet engourdissement psychologique dura un an ; il en sortit tout d'un coup, grâce aux vers d'Horace et de Jean-Jacques Rousseau. La botanique et les poètes du siècle d'Auguste occupèrent quelque temps cet esprit trop chercheur. Atteint de myopie naturelle, il se mit en extase devant les beautés de la nature que venaient de lui révéler des verres de lunettes concaves, rencontrés pour la première fois. Dépourvu de sens musical, il étudia soigneusement l'acoustique et tomba aussi en extase à l'audition d'une mélodie de Gluck qu'il comprenait pour la première fois. Frappé à la promenade, à la vue d'un groupe de jeunes filles, il jura d'y prendre sa femme ; il tint son serment en épousant, trois ans plus tard, M^{lle} Julie Carron

(le 2 août 1799). Le nature d'Ampère était des plus ardentes, des plus nerveuses ; ses pensées, ses sentiments allaient toujours par soubresauts, par saccades, ce qui ne nuisait en rien à sa douceur, à sa bienfaisance vraiment extraordinaire, tellement extraordinaire qu'il sacrifia plusieurs fois sa fortune à ses charités. Ampère commença par donner des leçons de mathématiques à Lyon, ensuite on le nomma professeur de physique à l'Ecole centrale de Bourg (1801). C'est de là que date son premier ouvrage scientifique : « *Considérations sur la théorie mathématique du jeu.* » Comme cet opuscule avait attiré l'attention de Delambre, qui avait deviné un grand esprit, le professeur lyonnais obtint, grâce aux recommandations de ce dernier, la chaire de mathématiques au lycée de Lyon. Pendant ce second séjour à Lyon, il eut la douleur de perdre sa jeune femme ; elle lui laissait un fils, lequel ne tarda pas à devenir célèbre. En 1805, répétiteur d'analyses à l'Ecole polytechnique, et c'est de ce moment que datent ses travaux, magnifiques étapes de la science dans la voie du progrès, membre de l'Institut en 1814 et de tous les corps savants d'Europe, professeur de physique au Collège de France (1820), membre de la Légion

d'honneur, puis inspecteur général de l'Université, Ampère, plein d'œuvre et de gloire, fut enlevé, dans une de ses inspections universitaires à Marseille, par une fièvre aiguë, compliquée d'une fluxion de poitrine (10 juin 1836). Mathématique transcendante, mécanique rationnelle, optique, physique des gaz, chimie, rien n'échappait à l'étude, à l'observation du profond penseur, et ces études, ces expériences incessantes l'amenaient à sa principale découverte, la découverte de l'électro-dynamisme. OErstœd avait trouvé l'influence des courants sur l'aiguille aimantée ; Ampère, parti de ces données, fit quelques jours après la découverte d'un fait beaucoup plus général : « deux fils quelconques parcourus par un courant agissent l'un sur l'autre ; deux courants de même sens se repoussent ; deux courants de sens contraires s'attirent. » Il énonça à ce sujet une loi qui, dans la physique, est connue sous le nom de loi d'Ampère. Sa découverte, il la rendit palpable et visible ; il la mit à la portée de tous en construisant des appareils où se produisaient les phénomènes, sans que l'aimant ne jouât plus aucun rôle. Tout ceci était gros de conséquences et de déductions ; elles n'échappèrent pas à l'illustre professeur. Il com-

prit l'aimantation constante de la terre par sa rotation constante autour du soleil ; enfin, il avança hardiment, dans l'exposé des nouvelles découvertes sur le magnétisme et l'électricité, que ces phénomènes pouvaient avoir une application immédiate, et servir au moyen de signes convenus à transmettre des indications au loin. A lui donc l'honneur de l'invention du télégraphe électrique ; il en est la cause première, comme Morse, Caselli et autres en sont les causes secondaires. Ampère, dont le génie avait pénétré toutes les sciences humaines, ne recula pas devant un travail qui avait tenté avant lui Platon, Aristote, Bacon, d'Alembert, Leibnitz, Locke, il entreprit la classification de toutes les sciences psychologiques, morales, naturelles, mathématiques et littéraires, et il publia dans ce but son *Essai sur la philosophie des sciences* (1834). Il y est compté jusqu'à cent vingt-huit sciences différentes ; cette publication prouve une intelligence supérieure, dénote une mémoire excellente ; seulement l'analyse y est poussée trop loin ; c'est là le défaut inhérent à un mathématicien.

Ce grand homme avait une timidité d'enfant ; il s'attacha, se voua à M^{me} Récamier, parce qu'il reconnut en elle une âme vibrant à l'unisson de

la sienne, sachant la comprendre, la soutenir, la consoler. Au milieu de ses succès, Ampère resta toujours jeune par le sentiment; l'égoïsme et la corruption ne l'atteignirent jamais, à leur souffle il resta fermé comme la sensitive à un contact impur. Outre son *Essai sur la classification des sciences*, Ampère a laissé de nombreux mémoires, de sérieux ouvrages : 1° sur les mathématiques pures ; 2° sur la chimie ; 3° sur la lumière ; 4° sur l'électro-magnétisme ; 5° sur la zoologie.

Drapé dans son manteau, Ampère est occupé sur la toile à tracer la figure du problème des courants ; il oublie déjà, le grand homme distrait, qu'il est dans la société de son indulgente amie, M^{me} Récamier.

Né à Lyon en 1776, REVOIL reçut tout d'abord à l'Ecole centrale les leçons de Grogard ; ce qui lui permit d'être agréé bien jeune comme dessinateur dans une fabrique de papiers peints. Il n'y tint pas longtemps et son ardeur lui fit abandonner à l'âge de dix-neuf ans sa nouvelle position, afin d'aller suivre à Paris l'enseignement si célèbre de David. Du camp de Varsovie, Napoléon nommait (1807) Revoil pro-

fesseur de peinture à l'école naissante de Saint-Pierre où il exerça quinze années durant. Le professorat le préoccupait fort, au point de rendre son talent presque improductif en ce laps de temps. Ce peintre avait un dessin correct, large, d'une exécution soignée, une remarquable précision dans les détails ; en un mot, ses œuvres étaient finies, mais elles manquaient de coloris et de chaleur ; ce qui faisait dire à David que Revoil apprendrait la couleur par le dessin. Les accessoires et les natures mortes ressortissaient au détriment des personnages, et, chose plus grave, sur la fin Revoil dessinait de convention, oubliant parfois la nature de parti pris. Comme il avait une grande prédilection pour les scènes de la chevalerie et la Renaissance, ses toiles sont presque toutes empruntées à cette époque : la *Convalescence de Bayard*, *Marie Stuart allant à la mort*, *Tournoi de Rennes*, *l'Anneau de Charles-Quint*, *François I^{er} armant chevalier son petit-fils François II*. Au mérite du peintre, Revoil joignait celui d'antiquaire, de littérateur ; aussi fut-il élu membre de l'Académie de Lyon.

Ce grand professeur mourut à Paris où il s'était retiré après la révolution de juillet (1842).

Né à Lyon en 1776, BALLANCHE dirigea d'abord en sa ville natale un vaste établissement de librairie et d'imprimerie, que lui avait transmis son père. Esprit profondément religieux, Ballanche eut l'honneur d'ouvrir le feu contre le sensualisme dominant, et cela avant Châteaubriand, par un livre d'esthétique chrétienne, *Du sentiment dans ses rapports avec la littérature*, livre que Charles Nodier ne craignait pas, par flatterie, je pense, de comparer à une ébauche de Michel-Ange (1802). En 1808, il publia des élégies en prose sous le nom de *Fragments*, c'est un volume de plaintes et de regrets, où gémissent une jeunesse malade, un amour malheureux. En 1813, fatigué et dégoûté de son commerce, Ballanche vint à Paris ; sa réputation de littérateur et de penseur l'avait précédé dans la capitale, car les personnages les plus illustres d'alors, Châteaubriand, M^{me} de Staël, Joubert, se firent un plaisir de l'accueillir et de l'honorer de leur amitié. En 1815 parut de cet auteur : *Antigone*, poème historique allégorique, où OEdipe et sa fille personnifiaient la misère humaine et la résignation ; en 1818 parurent, du même auteur, *Essai sur les institutions sociales dans leurs rapports avec les idées nouvelles*, ouvrage philosophique et

politique d'actualité ; en 1819, le *Vieillard et le Jeune homme*, poésie résultant de l'*Essai* ; en 1820, l'*Homme sans nom*, sombre peinture mystique, enfin le grand ouvrage qui a nom *Palingénésie sociale*, œuvre inachevée, dont *Orphée*, la *Ville des expiations*, la *Vision d'Hébal* sont des épisodes poétiques, vaste épopée allégorique qui devait expliquer la réhabilitation de l'humanité et ses étapes vers la régénération à travers des épreuves et des joies alternatives. A cette dernière conception on ne peut refuser beaucoup de science, de logique et d'inspiration ; Ballanche, en effet, était profond penseur, écrivain brillant et vigoureux, quoique parfois emphatique, et rappelons-nous que Châteaubriand parlait de lui, lorsqu'il disait : « Ce génie théosophe ne nous laisse rien à envier à l'Allemagne et à l'Italie. » Ballanche avait voué à M^{me} Récamier, sa compatriote, le culte le plus pur et le plus ardent ; ce fut, je crois, le plus facile, le plus constant ami de cette illustre femme, aussi sa mort la laissa-t-elle inconsolable (1847), et cette douleur est le plus grand éloge qu'on ait pu faire à la mémoire de Ballanche.

Dans le tableau, le philosophe lyonnais est en première ligne ; il écoute parler M^{me} Réca-

mier, en tenant sous son bras d'énormes in-folios.

Ballanche m'amène à parler de M^{me} RÉCAMIER, c'est un lien naturel, l'un ne va guère sans l'autre ; celui-là n'était l'aîné de celle-ci que d'une année, et il l'a précédée de bien peu à la tombe. Entonnerai-je des chants lyriques ou modulerai-je une élégie ? Non, je mettrai à raconter la vie de cette femme unique toute la poésie qu'elle comporte, toute la délicatesse dont je suis susceptible. Et d'ailleurs, comme dit Sainte-Beuve, est-ce qu'une vie de femme se raconte ? Elle se sent, elle passe, elle apparaît. Ceux qui l'ont connue cachent leur bonheur bien au fond de leur âme, les autres en sont jaloux. Aussi ne placerai-je que trois dates dans sa vie, parce qu'elles sont essentielles, celles de sa naissance, de son mariage, de sa mort. Née à Lyon, dans cette patrie de Louise Labé, le 3 décembre 1777, Julie Bernard fut mariée à seize ans (le 24 avril 1793), à Jacques-Rose Récamier, grand banquier de Paris. Je ne saurais dire si la cérémonie eut l'éclat, la joie sereine, l'illusion des beaux jours, car les temps étaient bien sombres, la Terreur était en liesse. Quoi qu'il en soit, au début du Consulat,

on la trouve fêtée, brillante, applaudie, la reine de la mode et de l'élégance; c'était le commencement de sa longue aurore. Jouant, comme une enfant, un jeu éternel et dangereux avec l'amour, brûlée du désir de conquête et de domination, elle traverse sans tache et sans faiblesse ces épreuves glissantes qu'elle recherchait du reste; elle était de ces natures qui naissent pures et qui gardent quand même le don d'innocence. Elle voulait arrêter tout sentiment en avril; son cœur n'a jamais dépassé cette première floraison. Que de poésies à effeuiller sur cette vie, que de charmantes choses à conter, si je ne craignais pas d'enlever à ces anecdotes, à ces fleurs quelque chose de leur parfum, de leur fraîcheur! Lucien Bonaparte fut le premier personnage historique qui l'aima passionnément, et certes la liste est longue des hommes célèbres qui tous, à première vue, mirent à ses pieds leurs colères, leur ambition, leur dévouement, tant sa puissance était infaillible et son charme fascinateur. Bernadotte a été aussi un des chevaliers de M^{me} Récamier; le vif sentiment qu'il lui portait date du jour où gracieusement il s'offrit pour demander la grâce de M. Bernard et fut assez heureux de l'obtenir. Les trois de Montmorency l'aimaient de

passion ; ce qui faisait dire à Adrien de Laval : « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. » Au château de M^{me} de Staël, elle vit le prince Auguste de Prusse, elle eut bientôt captivé ce loyal ennemi de la France. Benjamin Constant, Canova, Murat, Ampère, Noailles, Ballanche, son plus dévoué serviteur, Châteaubriand, tous furent ses féaux, ses fidèles, tous eurent devant cette reine leurs heures d'adoration et d'oubli. Son salon a toujours été le terrain neutre où venaient se briser toutes les haines du monde, sur lequel n'avaient pas de prise les houles de la politique, et les revenants de la Terreur, parvenus de la Révolution, orateurs ou soldats, car alors il n'y avait pas de choix, tous faisaient taire leurs sentiments, leurs passions, pour ne reconnaître qu'une supériorité, celle du cœur et de l'esprit. Plus tard il y eut un maître, et M^{me} Récamier accepta gracieusement de courber sa royauté devant la royauté du génie, et de ne plus être que la brillante étoile d'un monde intime dont Châteaubriand était le soleil. Il a dû y avoir cependant des cœurs ulcérés à ce jeu savant et dangereux, des cœurs qui ne pardonnent jamais les coquetteries de sentiment ; c'est là un malheur que cette

douce femme a compris plus tard, aussi avouait-elle que dans ses plus beaux triomphes elle se dérobaient pour pleurer. Elle avait cette gaieté large qui dissipe la tristesse de l'homme, cette douceur tendre et compatissante, ces mille délicatesses, ces mille inventions qui domptent les plus prévenus, les plus grossiers. La perte de Ballanche et de Châteaubriand, ses deux meilleurs amis, ne lui fut pas supportable ; elle expira quelque temps après eux, le 11 mai 1849.

Sur la toile, M^{me} Récamier, s'adressant à Ballanche, semble doucement railler le bon Ampère et ses problèmes.

En face de l'oubli et de la disgrâce où était tombée la peinture à fresque, un artiste lyonnais s'est trouvé qui osa la remettre en honneur. C'est à Rome, au milieu de ses méditations et de ses études, qu'il résolut d'entreprendre cette lourde tâche, et il fut grand par sa conviction, par son énergique résolution autant que par son talent. Ce novateur est ORSEL ; élève de Guérin et d'Ingres, ami intime d'Owerbeck, il n'a pas démerité de ses illustres maîtres ; son tableau : *Le Bien et le Mal*, qu'il exposa, croyons-nous, à son retour de Rome, n'en est-il pas la meilleure preuve ?

Lyon a le bonheur de posséder plusieurs de ses grandes toiles : la *Transfiguration*, à Saint-Nizier ; la *Charité*, à l'Hôtel-Dieu ; *Cain maudit*, *Moïse sauvé des eaux*, le *Tableau votif du choléra*, le *Bien et le Mal*, gravés par Vibert. Mais son œuvre capitale, celle qui lui a fait prodiguer avec enthousiasme les trésors de son intelligence et de son cœur, est peinte sur les murailles de la chapelle de la Vierge à Notre Dame de Lorette, à Paris ; les critiques les plus éminents ont assez fait part au public de leur admiration sincère, pour qu'il soit permis à un inconnu de se taire ici et de les écouter.

Né à Oullins en 1795, Orsel mourut à Paris en 1850 ; il avait mis seize ans à exécuter ses fresques.

JOSEPH GENSOUL, né en 1795, appartenait à une famille des plus respectables ; Gensoul père, ingénieur distingué, s'est fait un nom par des inventions heureuses. En 1814, ayant terminé ses études classiques, aussi complètes que le permettait le bruit des armes, le jeune Joseph voulut embrasser la carrière de son père, lequel l'en détourna et lui fit embrasser la médecine. Entré à l'Hôtel-Dieu, Gensoul sans hésiter se

révéla tout entier dès le premier jour ; sa nature mobile, ardente s'attachait de préférence aux affections chirurgicales, elles saisissait rapidement les faits, les procédés, bien plutôt qu'elle ne portait ses investigations sur les causes, sur les symptômes, sur les éléments compliqués que demande la médecine. Aussi se prépara-t-il avec ardeur au concours du majorat, c'était la sixième fois que la lutte se renouvelait, et Dieu sait si ces combats pacifiques passionnaient le monde médical. Gensoul avait à partie les compétiteurs les plus sérieux, il sortit néanmoins vainqueur de la lutte, et sa victoire présageait une grande destinée, un riche avenir. Il partit alors pour Paris, afin de se perfectionner à l'école des Dupuytren, des Roux, des Lisfranc. Ce dernier maître trouva en son élève un ami des plus fidèles, des plus sympathiques, leur amitié dura toute leur vie. Docteur en 1824, Gensoul fut rappelé tout à coup à Lyon par une lettre touchante du chirurgien-major en exercice, de Mortier, qui se sentant mourir lui léguait ses chers malades, en lui demandant pardon de l'opposition qu'il lui avait faite au concours de 1822. Le nouveau major resta seul à vingt-sept ans, livré à ses propres forces, chargé d'un ser-

vice de quatre cents malades, d'une responsabilité écrasante ; « inquiet du présent et de l'avenir parce que je sens trop ce qui me manque, disait-il ; » car son instruction médicale avait été interrompue par ce retour subit à Lyon. Etranger aux affaires publiques, les événements tiennent peu de place en la vie de Gensoul, et son histoire se résume dans ses travaux et ses opérations. Le premier il osa tenter à un sujet l'enlèvement du maxillaire inférieur, il réussit, et la chirurgie fut ainsi dotée d'une opération nouvelle, étonnante au début. Une autre affection, considérée ingué-rissable, un cancer de la glande parotide, ne résista pas non plus à la main habile de ce grand chirurgien. Comme l'opération inouïe qu'il avait dû tenter pour réussir paraissait impossible, et que même Dupuytren refusa d'y croire, il fallut que Gensoul la renouvelât en présence de ses confrères incrédules ou railleurs, pour qu'on en admît la possibilité. Sans aller plus avant dans la vie médicale de Gensoul, et sans le suivre dans ses opérations de plus en plus merveilleuses, et toujours couronnées de succès, il est facile de voir que Gensoul aimait la chirurgie comme un art, qu'il la pratiquait comme un artiste et que personne plus que lui n'a foulé aux pieds des

voies moins parcourues et plus neuves. Le seul incident de sa vie se rapporte à la triste année 1831 ; la foule aveuglée, déchaînée, voulait déchirer les soldats, tombés victimes du devoir, apportés à l'Hôtel-Dieu ; seul il se précipita au milieu de cette multitude, la harangua et parvint à refouler les sentiments ignobles qui la faisaient rugir. Gensoul a laissé peu d'écrits ; sa gloire en diminuera peut-être à mesure qu'on s'éloignera des contemporains, témoins de ses étonnantes œuvres ; d'ailleurs, ce chirurgien a découvert plus de procédés qu'il n'a créé de méthodes, il a plus étendu la pratique qu'il n'a enrichi la théorie. A cinquante ans ses forces étaient épuisées, grâce au dévouement et au rigorisme qu'il apportait à accomplir ses devoirs ; nécessité lui fut d'abandonner ses malades pour demander à l'Italie le rétablissement de sa santé. Et les derniers jours de sa vie il tâchait encore d'entretenir parmi les siens et ses amis des illusions qui n'étaient plus dans son cœur, toujours affable, toujours doux au milieu des crises et des angoisses de la douleur. C'est le 4 novembre 1858 que la chirurgie perdit un de ses représentants les plus illustres, les pauvres malades le meilleur des consolateurs, la société un grand homme de

bien. Lui si charitable, si compatissant, il avait été impitoyable pour sa souffrance !

Dans le Panthéon du peintre lyonnais, Gensoul appartient au groupe des médecins, à gauche ; il porte ce jour-là, car c'est une réunion solennelle, sa robe de professeur.

LEGENDRE-HÉRALD n'est pas lyonnais de naissance, sa famille n'appartient pas non plus à Lyon, mais sa vie, ses intérêts, ses talents, ses œuvres sont tellement inhérents à notre vieille cité, que la pensée ne peut venir un instant de ne pas le compter au nombre de nos gloires. Il reçut le jour à Montpellier en 1796 ; la nature du génie d'Hérald se résume en trois mots : grâce, pureté, fécondité. Elève du célèbre Chinard, il fit honneur au maître et lui succéda dignement dans la chaire qu'il occupa à Saint-Pierre pendant vingt-cinq ans (1818-1843). Le *Jeune lutteur* est la première grande œuvre qu'ait produite le ciseau de ce sculpteur (1819), puis sont venus *Léda*, *Jeanne d'Arc*, *l'Eveil de l'âme*, la colossale statue de *Minerve pacifique*, *Eurydice piquée par un serpent*, le *Faune dans l'ivresse* ; ces deux dernières statues sont, je crois, les meilleures productions que nous ait laissées Legendre

dans l'art profane, il y fait voir des qualités exquises ; le *Faune* est peut-être chose trop réaliste. Ce statuaire a fait pour le Louvre les bustes de Coustou, de de l'Orme, de Puget ; pour le Sénat, celui de Turgot ; pour la galerie lyonnaise, il a sculpté Coustou, de Jussieu, Poivre et la belle statue équestre de Henri IV au frontispice de l'Hôtel-de-Ville. Legendre est celui de nos artistes dont les œuvres ont le plus embelli les temples sacrés : à Saint-Just, il a donné saint Just et saint Irénée ; à Saint-Irénée, saint Jean et saint Paul ; à la cathédrale saint Jean ; à Saint-Paul, le maître-autel et les quatre évangélistes. Et dans ces œuvres, jamais de lassitude, de lourdeur, toujours un travail fini, soigné, une exécution correcte et légère. Legendre-Hérald est mort en 1852, c'est donc un immortel de fraîche date.

Le peintre l'a placé dans le groupe de Philibert de l'Orme, au troisième plan, aux côtés de Lemot, dont il regarde la statue.

Nous allons parler d'un peintre dont la vie artistique fort curieuse prouve un grand caractère, ainsi qu'une ardente vocation. Nul plus que lui ne fut l'enfant gâté du succès et de la

fortune ; ses premières années se comptaient par ses triomphes ; chaque exposition était un nouveau motif de *crescendo* à l'admiration et à la popularité. Et c'est pourtant au milieu de ces ovations que BONNEFOND se déroba à l'enthousiasme de sa ville natale (1824), pour désapprendre tous les procédés qui lui avaient jusqu'alors si bien réussi, et que, suivant les conseils d'Orsel et de Guérin, il alla recommencer son éducation en Italie. Quel feu sacré, quelle conscience il lui a fallu pour faire table rase de tout son passé si brillant ! Lorsque se produisirent le *Chevrier*, l'*Officier grec blessé*, l'*Eau sainte* surtout, le *Vœu à la Madone*, on reconnut généralement que sa métamorphose, vrai travail d'Hercule, n'avait point vaincu et écrasé l'artiste. Là, dans ses dernières œuvres, la lumière se joue plus chaude, la couleur se fait plus vive, plus hardie ; ce n'est plus le fini précieux de l'exécution qui distinguait la première manière. La *Cérémonie de l'Eau sainte* et la *Chambre à louer* donnent une idée exacte des deux manières de Bonnefond, et font ressortir même mieux qu'une judicieuse critique les qualités et les défauts des écoles auxquelles il a successivement appartenu. Nommé directeur de

l'Ecole lyonnaise en 1831, il prit tellement à cœur ses fonctions qu'il ne lui était plus loisible de continuer ses grandes toiles ; c'est alors qu'il peignit les beaux portraits de Jacquard, de Coysevox, de Georges Hainl, etc., et le Christ de la salle des assises.

Bonnefond, né en 1797, mourut en 1860 ; il était membre de l'Académie de Lyon, et correspondant de l'Institut de France. Il a publié : « *De l'état actuel de la peinture en France, comparé à ce qu'était cet art aux XV^e et XVI^e siècles.* »

Revoil, Orsel, Bonnefond, ces trois artistes contemporains, sont placés dans le groupe des peintres, à l'extrême gauche du tableau ; ils sont un peu masqués par Grobon et Flandrin.

LOUIS PERRIN, né le 12 mai 1799, mort le 7 avril 1865, a été le rénovateur de l'imprimerie lyonnaise, l'un des premiers maîtres de la typographie française, et à ce titre il a place ici.

Imprimeur dès 1822, Perrin, doué d'une vive intelligence, avait dû se plier, bien qu'artiste avant tout, aux exigences de sa profession ; ce premier sacrifice fait, il réussit promptement, et

longtemps sa maison ne connut pas de rivale à Lyon. Cependant la typographie moderne s'éloignait décidément des bonnes traditions de l'art, oubliait non-seulement les formes douces et élégantes des caractères de Jean de Tournes, mais en était arrivée à une si grande disproportion entre les pleins et les déliés, que la lettre devenait illisible.

Notre imprimeur n'ignorait point que la typographie, la typographie lyonnaise surtout, avait été un art; il connaissait les œuvres des Jean de Tournes, S. Gryphe et autres imprimeurs de la Renaissance. Seul pour remonter le courant d'alors, plus redoutable que celui de la routine, il se bornait à admirer les vieux bouquins errant sur les quais du Rhône, lorsque, en 1846, M. Alphonse de Boissieu le chargea de l'impression des *Inscriptions antiques de Lyon*. Cet ouvrage important devait reproduire à chaque page les inscriptions qui nous restent des divers fondateurs de notre ville. L'imprimeur artiste ne put se résigner à placer en regard de ces belles lettres, les capitales alors en usage; à son tour il étudia ces vieilles inscriptions, et, guidé par la finesse de son goût, il choisit pour modèle cette belle lettre des grands siècles d'Auguste et des

Antonins. Afin de fixer cette forme majestueuse dans ses belles dimensions, L. Perrin sut, malgré certaines dissemblances répétées dans la même inscription et provenant, soit de la négligence, soit aussi de la fantaisie du sculpteur, pénétrer le principe de cette lettre, et à l'aide de quelques proportions en assurer le caractère. C'est ainsi qu'en 1846 il dessina et fit graver les *capitales augustales*. C'était une heureuse innovation ; en effet, les capitales de la Renaissance s'éloignent tellement de la pureté du type primitif, que c'est à peine si l'on peut soupçonner nos vieux imprimeurs de s'en être inspirés. Mais comment se faire une idée précise de l'esprit de recherche, de l'érudition, de l'habileté patiente et courageuse qu'il a fallu avoir mis en œuvre et déployés pour mener à bien une pareille entreprise !

Vers cette époque commençait à poindre l'aurore de cette renaissance artistique de l'industrie dont nous sommes les témoins. Encouragé par quelques rares approbateurs, Louis Perrin, au grand dépit des soi-disant hommes du *progrès*, poursuivit son œuvre avec plus d'ardeur que jamais. L'antiquité romaine n'avait pu lui donner que les capitales, ce fut à la Renaissance qu'il demanda le texte courant qui devait s'allier à la

lettre romaine, et en 1853 seulement fut commencée la gravure des caractères courants romains et italiques. Quoique les sources de la capitale et du texte courant soient parfaitement différentes, réunis ensemble l'imprimeur les nomma *Caractères augustaux*. De plus, fleurs, frontispices, blasons, bandeaux, toute une délicieuse série d'enjolivures du XVI^e siècle, création de Perrin lui-même, rendait ses éditions inimitables ; aussi le succès fut-il grand à l'Exposition de 1855. Quand deux ou trois siècles auront passé, les érudits des amateurs de l'avenir se disputeront au poids de l'or les éditions de Perrin ; on vante beaucoup le siècle qui a produit de tels chefs-d'œuvre, et les pessimistes en profiteront pour louer fort le temps passé ; ainsi vont les choses.

A sa lumineuse intelligence, L. Perrin joignait un caractère droit, généreux et modeste ; malgré son aversion pour les chiffres, il tint tête vaillamment aux difficultés de la situation, au faux goût et à la routine malveillante, ne cédant que pied à pied à la maladie impitoyable qui vint l'arracher à ses affaires et à ses travaux de prédilection.

L. Perrin était le frère de cette femme chari-

table, Adélaïde Perrin, qui consacra sa vie tout entière au soulagement des malheureux, et fonda l'établissement des Jeunes Filles Incurables. Elle mérite d'être nommée tout au moins à côté de son frère.

Né le 18 mars 1809, à Ambérieu (Ain), AMÉDÉE BONNET, dont le père était médecin, fit de fortes études au collège de Bellay. Et ce fut vers 1826 que, muni de deux diplômes, il commença ses études médicales, apprenant sous le majorat de Gensoul les premiers éléments de chirurgie et d'anatomie. Après une année d'externat à Paris, il se fit recevoir interne, et en 1831 il remporta le grand prix de l'Ecole pratique. A peine docteur (1832), il courut à Lyon disputer au concours la place de chirurgien-major. Le jeune docteur fut admis sans conteste, et pendant onze ans ses cours à l'Hôtel-Dieu, puis à l'Ecole, sur la pathologie attirèrent une foule d'étudiants et mirent le sceau à sa réputation déjà si grande. L'Institut lui décerna en 1846 un des prix Monthyon en récompense de ses recherches sur les maladies des articulations, et lui fit plus tard (1858) l'honneur le plus grand auquel puissent prétendre les savants étrangers,

en lui donnant le titre de correspondant. Chevalier de la Légion d'honneur en 1847, Bonnet s'était acquis par ses talents de médecin et d'opérateur une éclatante renommée, à tel point qu'il fut appelé à Naples pour une opération difficile et grave, comme précédemment on avait réclamé à Pavie les soins de Petit. Ce fut au milieu de ses études, de ses succès, de son triomphe que mourut Bonnet, le 1^{er} décembre 1858. Ce grand médecin est encore trop notre contemporain, pour qu'il soit permis de rechercher ou de dire quel immense chagrin a brisé son âme et l'a poussé ainsi dans la tombe ! Contrairement à Gensoul, Bonnet a laissé un grand nombre de documents, de mémoires. Le traité le plus important est celui qui a pour objet les maladies articulaires ; Bonnet recommanda en ces cas-là l'emploi de l'iode, et il perfectionna les appareils destinés à soutenir ou à redresser les articulations. Ne pouvant entrer dans des explications techniques et toutes spéciales sur ces matières, je me contenterai de donner les noms des principaux ouvrages de cet illustre docteur ; il restera aux amateurs, aux gens désireux de connaître Bonnet, la peine de les ouvrir : 1^o *Lettre sur la cure radicale des hernies* ; 2^o *Recherches sur quelques*

points de physiologie et de pathologie ; 3° De la méthode à suivre pour arriver à la connaissance et au perfectionnement de la chirurgie ; 4° Traité des sections tendineuses et musculaires dans le strabisme ; 5° Mémoire sur la cautérisation ; 6° Mémoire sur la lithotritie ; 7° Traité de thérapeutique des maladies articulaires ; 8° Des moyens de prévenir la récurrence du cancer au sein après l'extirpation ; 9° Nouvelle méthode de traitement des maladies articulaires.

Outre ses œuvres essentiellement médicales, Bonnet a écrit quelques mémoires sur des sujets qui n'avaient qu'un rapport éloigné avec la médecine, ainsi : *De l'influence des lettres ou des sciences sur l'éducation ; De l'oisiveté de la jeunesse dans les classes riches.* Partout Bonnet fit preuve à un haut degré d'observation et d'analyse ; son style était facile, son imagination active. Conservateur en philosophie, novateur en chirurgie, Bonnet fut doué de toutes les vertus que donnent l'amour du bien et le sentiment du devoir.

Tous les Lyonnais auront, au premier coup d'œil sur le tableau, reconnu la douce et grave figure de Bonnet ; pas n'est besoin d'indiquer sa place.

Saluons en FLANDRIN la gloire de l'Ecole lyonnaise au XIX^e siècle, gloire qui n'est pas seulement locale, mais européenne ; saluons cet autre rénovateur de la peinture à fresque, de la peinture murale religieuse qui, depuis un bon siècle, oubliée, dédaignée, était tombée en décadence et qu'il a relevée aux applaudissements du monde artistique. Il est juste de dire que le génie de Flandrin, si riche de son propre fonds, s'est perfectionné, s'est complété à l'Ecole d'Ingres, et que certaines de ses qualités, telles que l'éclat harmonieux des couleurs, qualités qui justement le distinguent de l'Ecole lyonnaise, au coloris peu hardi et monotone, Flandrin les a prises aux leçons de ce maître. A dix-neuf ans il quitta Lyon, afin de se mettre sous la direction d'Ingres qu'il n'abandonna plus jamais ; l'un et l'autre s'aimèrent d'une affection inaltérable, toute leur vie durant, et le disciple vénérât le maître à l'égal d'un père. En 1832, le jeune peintre remportait le grand prix de Rome ; par un rare bonheur, au moment où l'élève se disposait à partir pour Rome, Ingres fut nommé directeur de l'Ecole française à la villa Médicis. Le maître eut donc le bonheur de continuer l'éducation artistique de son élève favori, et je crois que le

bonheur était bien réciproque. Sous les auspices d'un pareil guide, Flandrin fut conduit sûrement dans ses études, au milieu de ce monde d'écoles, de chefs-d'œuvre, de procédés où souvent un jeune élève risque de s'égarer. Là-bas, à Rome, les enseignements du professeur furent si passionnément suivis, les modèles antiques ou de la Renaissance si largement compris et imités, que Flandrin à son retour d'Italie avait déjà la réputation d'un maître. Pendant son séjour à Rome, il envoya en France des tableaux dont l'exposition fit sensation, tant il y avait de science de dessin, de sévérité et de style : *Euripide écrivant des tragédies* ; *Dante conduit par Virgile dans les enfers parmi les envieux aveuglés*, œuvre que la gravure a rendue si populaire ; *le Christ et les petits enfants*. Flandrin devait se surpasser encore, s'immortaliser dans ses fresques magnifiques, dont il a revêtu les murailles de quelques-unes de nos églises ; il faut une plume plus savante que la mienne pour dépeindre dignement et faire voir à la pensée les admirables scènes qui se déroulent sur les murs sacrés à la cathédrale de Nîmes, à Saint-Germain-des-Prés et à Saint-Vincent-de-Paul, à Paris ; à Ainay, à Lyon. Membre de l'Institut, chevalier de la Légion

d'honneur, ce peintre lyonnais était doué de solides qualités morales ; peu d'artistes ont été plus que lui aimés, honorés, recherchés, peu aussi ont été plus modestes ; il aimait à s'entourer des conseils des gens sérieux et compétents ; dans ses peintures religieuses il ne manquait pas de consulter les plus savants théologiens, de peur que son pinceau ne choquât sans le vouloir les délicatesses des mystères et les vérités des livres saints. Comme il aimait l'antique ! et que son œuvre a de la vie, du charme, de la couleur ! On y sent toujours la préoccupation de l'expression, et les têtes qu'il a peintes sont empreintes d'une intelligence, d'une grâce étonnantes, car il était aussi un éminent portraitiste. Né en 1807, Hippolyte Flandrin est mort en 1864 ; il y a donc peu de temps que la tombe s'est fermée sur un homme aussi grand par le caractère que par le talent.

L'élève d'Ingres est au premier rang des peintres modernes, à la gauche du tableau ; il semble converser avec Grobon.

C'est par un poète que va se clore cette série de grands hommes, c'est un poète qui est le dernier anneau de cette longue chaîne remon-

ant à Atepomarus, et il doit ce triste honneur à la mort anticipée et inattendue, qui vint l'enlever, il n'y a pas deux ans, à l'affection respectueuse, malgré tout, du peuple Lyonnais. Chantre à la fois populaire et de salons, de qui l'on a voulu malheureusement faire un socialiste militant, PIERRE DUPONT tient surtout sa célébrité de sa muse pacifique et agreste, là seulement il est dans sa meilleure et première nature. Né à Lyon, le 23 avril 1821, d'un père Provinois et d'une mère Lyonnaise, Dupont consacra ses premiers vers à célébrer Provins, le Rhône et la Saône, les verdoyantes saulées où jouait son enfance ; il avait profondément développés en lui le sentiment de la famille et celui de la campagne ; sa pièce intitulée : *Ma Sœur*, est une petite perle de son écrin. Ayant perdu sa mère à l'âge de quatre ans, il fut recueilli par un sien cousin, au presbytère de Rochetaillée. Ce bon vieux prêtre lui donna les premiers éléments d'instruction, puis l'envoya terminer ses études au petit-séminaire de l'Argentière. Etant entré à la fin de ses classes dans une banque de Lyon, il n'y fit qu'un médiocre employé. L'heure de la conscription avait sonné ; la famille Dupont, famille d'artisans, ne pouvait guère le remplacer, celui-ci

allait partir, lorsqu'un généreux protecteur, M. Lebrun, reconnaissant en lui un poète, fit souscrire dans Provins aux premiers vers du jeune conscrit, et par ce moyen le racheta du service. Ceci se passait en 1844, c'était la poésie des *Deux Anges* qui lui avait valu ce bonheur, ce fut encore elle qui lui valut un prix à l'Académie française, puis une place dans les bureaux de l'Institut en qualité d'aide aux travaux du Dictionnaire.

Pierre Dupont à cette époque cherchait encore sa veine, lorsque l'accueil inespéré fait aux *Deux Bœufs* vint la lui révéler, en lui découvrant un magnifique avenir. En même temps, il donnait : la *Mère Jeanne*, *Ma Vigne*, le *Cochon*, la *Vache blanche* ; le succès rendait sa verve intarissable. Quelques jours avant la révolution de février, Dupont se laissait entraîner au souffle des inspirations mauvaises, et faisait chanter au peuple la *Chanson du pain* et le *Chant des ouvriers*, œuvres excitantes, malsaines par leur vague, leur sous-entendu même. Et pourtant le chansonnier lyonnais connaissait bien l'esprit de joie, de concorde, de sympathie ; il le faisait bien voir dans la chanson de la *Soie*, dans celle du *Tisserand* et dans bien d'autres productions. De même

qu'il était né poète, Dupont avait aussi le don instinctif de la musique ; chose curieuse, il composait ensemble et les paroles et l'air ; quelques-unes de ses mélodies, toujours simples, il est vrai, ont un grand sentiment de fraîcheur, de gaité naïve, parfois aussi, quand besoin est, elles respirent une langueur, une tristesse monotone qui va à l'âme. Le tour du vers est aisé, gracieux ; le style n'est peut-être pas toujours soigné, ce défaut provient de l'éducation première ; du reste, le poète n'avait qu'à vouloir pour le faire disparaître. Pierre Dupont avait le cœur bon et chaud, comme doit être celui d'un artiste, sa conversation était pleine de séduction, même de finesse. Aussi cette chaleur du cœur lui fit-elle pardonner bien des faiblesses et jettera-t-on un voile discret sur les relâchements de ses dernières années ; le malheur et la souffrance n'en sont-elles pas les excuses toutes naturelles ?

Sur la toile, Pierre Dupont est placé aux côtés de Perrin, son contemporain ; le peintre a représenté le poète dans sa première et belle jeunesse.

Ici se terminent les notices biographiques. La vie de chaque personnage n'a été racontée qu'à grands traits ; parfois même il n'y a pas de dates

précises, c'est que l'histoire n'en a pas gardé le souvenir, ou qu'alors leur importance était assez relative pour ne pas nécessiter des recherches d'un succès douteux. En résumé, si l'œuvre est petite, l'intention est grande ; le rapport, je le sens, n'existe pas entre l'idée et sa réalisation. Une dose de vérité et de simplicité, voilà tout le mérite de ces notices ; elles sont le miroir, terne un peu, qui reflète les rayons de nos gloires, de nos illustrations, des hommes, en un mot, dont Lyon a le droit d'être fier ; elles sont l'écho d'un passé militant et glorieux, et l'obscurité de l'auteur lui sera douce s'il a le bonheur de contribuer, tant peu soit-il, à un acte de justice et de réparation.

Plaise à Dieu que j'aie pu franchir toutes les difficultés et donner tous les commentaires désirables à l'intelligence du tableau de M. Chastigny ! Je me suis assez incarné dans la pensée de l'auteur, je me suis assez pénétré de ses travaux et de ses inspirations, pour rappeler, aussi fidèlement qu'il eût pu le faire lui-même, toutes les phases et péripéties par lesquelles a passé son œuvre ; la création d'abord incertaine, nuageuse, puis définitive dans l'esprit de l'auteur, la mise à exécution, la représentation

matérielle hérissée à chaque instant d'embarras nouveaux, et aussi l'incertitude de l'accueil réservé à cette œuvre, accueil qui est le dénouement toujours problématique de ces drames intimes.

Il faut l'avouer, cette question de succès est grosse d'intérêt pour celui qui entreprend une grande tâche, et l'artiste avant tout autre est exposé à ces immenses découragements qui paralysent le talent, à ces déboires qui déconcertent les plus fermes espérances.

Un tableau, quelles que soient ses proportions, pourvu qu'il s'y trouve une idée, est le champ de bataille du peintre, et la victoire sur ce champ pacifique ne s'obtient pas plus qu'ailleurs sans longues luttes et sans souffrances. Le danger y est purement moral, c'est vrai ; mais quand il faut se trouver en face d'obstacles journaliers, de ces mille riens qui entrent dans la vie d'un homme, et qui sont des heurts capables de le faire choir, quand chaque jour amène sa tâche plus ardue et plus monotone ; oh ! alors le peintre est bien excusable de reculer devant l'accomplissement de sa tâche. Et certes l'œuvre de M. Chatigny donnait grande prise à ces incertitudes, à ces hésitations pé-

nibles, et, mettant complètement à part la valeur artistique de la toile, il faut donc savoir un gré infini à l'artiste d'avoir surmonté tous les obstacles, quand il s'agissait d'élever un monument de reconnaissance à ses illustres concitoyens. Le culte des grands hommes est chose à peu près morte de nos jours ; ce serait une gloire pour le peintre lyonnais, sinon de l'avoir fait revivre, tout au moins de l'avoir ravivé pour quelque temps chez ses contemporains.



TABLE ALPHABÉTIQUE

	Pages.
Albon (Jacques d'), maréchal de Saint-André.	48
Ambroise (Saint), Père de l'Eglise	31
Ampère (André), physicien	95
Apollinaire (Sidoine), littérateur et poète.	33
Audran (Claude), peintre	60
Audran (Gérard), graveur	60
Audran (Germain), graveur.	60
Atepomarus, fondateur	18
Ballanche, philosophe et poète.	102
Berjon, peintre	83
Blandine (Sainte)	29
Boissieu (Jean-Jacques de), graveur.	77
Bonnefond, peintre	113
Bonnet, chirurgien	119
Bourges (Clémence de)	42
Caracalla, empereur	30
Carteron, imprimeur	52
Chinard, sculpteur	85
Claude, empereur	25

	Pages.
Coustou (Guillaume), sculpteur	66
Coustou (Nicolas), sculpteur	65
Coysevox, sculpteur	66
Dupont (Pierre), poète	124
Flandrin (Hippolyte), peintre	122
Gaillard (Jeanne), femme auteur	42
Gensoul, chirurgien.	108
Germanicus, général	23
Grobon, peintre	87
Gryphe (Sébastien), imprimeur	38
Guillet (Pernette du), femme poète	42
Jacquard (Joseph), inventeur	80
Jordan (Camille), orateur et publiciste.	88
Jussieu (Antoine-Laurent de), naturaliste.	78
Jussieu (Bernard de), naturaliste.	68
Labé (Louise), femme poète.	43
Legendre-Hérald, sculpteur	112
Lemot (François), sculpteur	90
Martin (Claude), général	74
Maupin (Simon), architecte	54
Mazard, manufacturier	65
Menestrier (Le Père), historien.	59
Mey (Octavio), manufacturier	65
Momorus, fondateur	18
Naris (Barthélemy), manufacturier.	39
Orme (Philibert de l'), architecte	49
Orsel (Victor), peintre	107
Perrache (Michel), ingénieur.	73
Perrin (Abbé), poète	58

Perrin (Louis), imprimeur	115
Petit (Marc-Antoine), médecin	86
Plancus (Munatius), fondateur	18
Poivre (Pierre), voyageur	70
Pouteau (Claude), chirurgien	72
Récamier (Madame).	104
Revoil, peintre	100
Rozier (Abbé), agronome	76
Sève (Claudine de), femme poète	41
Sève (Maurice de), poète	41
Sève (Sybille de), femme poète	41
Spon (Jacob), poète.	63
Stella (Jacques), peintre.	52
Suchet (Gabriel), maréchal	92
Taillemont (Claude), poète	43
Tournes (Jean de), imprimeur.	51
Turquet (Etienne), manufacturier	39
Vergier, poète	64



